

5

~1540 - ~1000

Les documents produits par Homo *Religiosus* durant ce demi millénaire proviennent avant tout de l'Égypte. Ils nous font découvrir que la religion, ritualiste à l'origine, circonscrit dans un « do ut des » (je donne pour que tu donnes), s'humanise, se transforme en une religion du cœur, en une adhésion sans réserve à son dieu, chemin vers une vie éternelle qui se précise peu à peu. Mais on y découvre aussi que les dieux, tout immortels qu'ils soient, meurent tout de même dès qu'ils n'ont plus d'adorateurs.

5.1	Dès ~1540	Égypte	Voir et parler à son dieu	2
5.2	Dès ~1540	Égypte	Le jugement du cœur par un tribunal divin	7
5.3	~1500 - ~1185	Ougarit	Keret, le premier modèle du parfait croyant	10
5.4	~1450	Chine	Des carapaces de tortues porteuses des messages divins	14
5.5	~1370 - ~1348	Égypte	Akhénaton, le pharaon hérétique	16
5.6	~1294	Égypte	Première manifestation de la croyance en la « résurrection de la chair »	20
5.7	Dès ~1277	Égypte	Dieu présent au cœur même de l'homme	21
5.8	~1200	Canaan	Entrée dans l'Histoire de l'ancien peuple d'Israël	25
5.9	~1124 – II ^e s. de notre ère	Mésopotamie	Les dieux immortels meurent aussi	34

5.1

Dès ~1540¹

Égypte

Homo *religiosus* veut voir et parler à son dieu

Bref rappel de l'évolution religieuse de l'Égypte entre ~2730 et ~1540

Durant l'**Ancien-Empire** (~2730 - ~2230), les prêtres du temple national d'Héliopolis conçurent un certain nombre de mythes exprimant les principales croyances de la religion égyptienne. Ils firent du pharaon le seul intermédiaire entre *Rê*, le souverain des dieux, et les hommes. Lui seul et ses prêtres pouvaient le rencontrer, s'adresser à lui. Et ils conçurent son culte sous la forme d'un ensemble de rites à observer aussi scrupuleusement que l'Étiquette très stricte qui régissait toutes les relations avec le pharaon.

Durant la **Première Période intermédiaire** (~2230 - ~2030), période de guerre civile, les souffrances intenses que subit le peuple, poussèrent des sages à un approfondissement de leur réflexion sur la religion. En témoignent les « Sagesses » de cette époque. Toutes affirment que la religion n'était pas seulement une affaire de cultes, de rites, mais qu'elle était aussi et surtout une affaire de morale, de justice, d'équité, de compassion, d'attention aux plus pauvres, aux plus démunis. Les découvertes archéologiques et scripturaires de cette époque témoignent aussi du besoin très fort du peuple de croire qu'après la mort une éternité bienheureuse n'était pas seulement promise au pharaon et à ses proches, mais que tout homme qui avait observé cette morale pouvait aussi l'espérer.

Entre ~2030 et ~1866, période que l'on appelle le **Moyen-Empire**, les pharaons ayant réussi à rétablir leur autorité, l'Égypte renoua avec la grandeur et la puissance. Mais le traumatisme causé par les désordres de la Première Période intermédiaire avait laissé des traces. Les Égyptiens cherchèrent à le surmonter en adoptant deux attitudes opposées :

- Une minorité d'intellectuels trouva refuge dans le pessimisme, voir l'athéisme.
- Une majorité de fidèles, en revanche, nouèrent des liens encore plus étroits avec leurs dieux, en engageant un cœur à cœur avec eux en marge du culte officiel. On voit de nombreux fidèles le tisser notamment avec la déesse *Isis* et le dieu *Osiris*. *Isis*, la mère attentive, l'épouse fidèle, la magicienne capable de neutraliser les forces du Mal et *Osiris* dont la résurrection devint le gage de résurrection pour tout le monde. C'est auprès de ces deux divinités qu'ils cherchèrent espoir et consolation.

Entre ~1866 et ~1540, **Seconde Période intermédiaire**, l'Égypte connut une nouvelle période de troubles. Elle fut envahie au Sud par les Nubiens et au Nord, les Hyksos, des Asiatiques, prirent le pouvoir dans le Delta et installèrent une dynastie parallèle à Avaris, leur capitale. Les pharaons ne régnaient donc plus que sur la Haute-Égypte. Les deux attitudes que nous venons de décrire s'accrochèrent encore.

¹ Cf. Schneider Thomas, « Le casse-tête de la chronologie égyptienne » in dossier Wild Maria et Kutschera Walter, *L'Égypte ancienne à l'aune du radiocarbone*, Revue Pour la Science, n°413, mars 2012, p. 31.

Amon supplante Rê

Ahmosis, le dernier souverain de la XVII^e dynastie, parvint à chasser les Hyksos et fonda le **Nouvel-Empire** vers 1540. Il dura jusque vers 1080. C'est durant cette période que l'Égypte connut son apogée. Thèbes fut élevée au rang de capitale et *Amon*, son dieu, fut consacré dieu officiel de l'Empire. Deux de ses temples connurent un rayonnement extraordinaire : celui de Karnak, situé au nord de la ville, et celui de Louxor situé au sud.

C'est durant cette nouvelle période de l'histoire de l'Égypte que l'on a trouvé, pour l'instant, les plus anciens témoignages de la piété populaire. Et ce n'est pas étonnant. Les deux périodes de troubles, de guerres civiles, d'occupation étrangère, qui avaient marqué l'histoire de leur pays, avaient appris aux Égyptiens, du moins aux plus religieux d'entre eux, à ne mettre leur espoir qu'en leurs dieux. Vainqueur des ennemis de l'Égypte, le dieu *Amon* jouit dès ce moment-là d'une immense ferveur. N'avait-t-il pas rendu à leur pays sa force, sa puissance, son honneur ? La puissance des hommes était trop incertaine. On ne pouvait se fier à elle. La religion officielle éleva donc *Amon* à la dignité de Dieu Créateur. Mais le petit peuple aimait voir en lui avant tout le dieu de la justice et de la pitié vers qui tous les malheureux pouvaient se tourner.

Un hymne composé vers 1200 exalte *Amon* qui entend le cri de celui qui l'appelle, qui se fatigue pour les hommes et veille sur eux lorsque le danger les menace. « *Vaillant comme un berger* », il est attentif aux pauvres, il protège les veuves, les nourrissons, il écoute les prières de ceux qui le supplient, il nourrit et désaltère les affamés et accorde son pardon à qui a péché².

L'auteur du psaume 23 qui fut introduit dans la Bible huit cents ans plus tard, s'est peut-être inspiré de cet hymne égyptien pour louer *Yahvé* :

Le Seigneur est mon berger. Je ne manque de rien...

Sur le mur oriental du temple de Louxor, on peut aussi lire, sous une représentation d'*Amon*, cette inscription :

Amon qui défend le misérable.

Mais *Amon* signifie *Le Caché*, *L'Invisible*. Nul ne pouvait le voir hormis les prêtres qui, chaque jour, lui rendaient le culte qui lui était dû. Or, pour les Égyptiens de cette époque, ne pas « voir » le dieu en qui ils avaient toute confiance leur devint insupportable. Les théologiens des temples de Thèbes comprirent ce besoin. Ils se mirent à leur prêcher que les dieux n'étaient pas seulement réellement présents dans le « naos », la chapelle du temple où se trouvaient leurs statues et qu'ils étaient les seuls à voir, mais que toutes les statues et images des dieux, dessinées ou gravées sur les parois intérieures et extérieures des temples ou des humbles chapelles campagnardes n'étaient pas que de simples représentations. Elles étaient davantage. Leurs dieux les habitaient, elles aussi, réellement. Elles constituaient leurs corps visibles.

Cette croyance se maintint le temps que perdura la religion égyptienne. Sur une paroi du temple de Dendérah construit entre 360 et 342 avant notre ère, on peut y lire cette inscription :

Osiris (...) vient à sa forme dans son sanctuaire. Il descend du ciel en volant comme un épervier avec le plumage brillant, accompagné des âmes des dieux qui sont autour de lui. Il voit sa forme cachée peinte à sa place, sa figure gravée sur les murs ; alors il entre dans sa forme secrète, il descend sur sa statue, et les âmes des dieux prennent place à ses côtés³.

² Voir Supplément au *Cahier Évangile* n° 27, pp. 78-81.

³ Dirk van der Plas, « Nécessité de voir le dieu », in *Le Monde de la Bible*, n° 167, septembre-octobre 2005, p. 20.

Lorsqu'une de leurs images ou statues était réalisée, le prêtre-sem, le crâne rasé et revêtu d'une peau de léopard, procédait au rituel qui consistait à toucher avec un instrument sacré la bouche, les yeux et les oreilles de la divinité en prononçant la formule suivante :

J'ouvre ta bouche afin que tu parles, tes yeux afin que tu voies (...), tes oreilles afin que tu entendes.

Cette croyance en la présence réelle de la divinité dans sa représentation plastique explique pourquoi, chaque jour, dans les grands temples, les prêtres se comportaient envers sa statue comme si elle était une personne vivante. Ils procédaient à son lever, à son habillage, à son alimentation, à son déshabillage... Le matin, en enlevant le voile qui recouvrait, la nuit, la face divine, le prêtre disait :

Je vois Dieu. Le puissant me voit. Horus se réjouit quand il me voit.

Sur une stèle découverte au village de Deir el Médineh, le village thébain des artisans de la nécropole royale de la Vallée des Rois durant le Nouvel-Empire, un fidèle a exprimé ainsi cette croyance :

Quand je vois Amon, son souffle entre dans mon corps. Réjouis ton serviteur, ô Amon, délivre-le de tout mal.

Cette tentative d'appréhender ainsi un divin invisible, insaisissable parce que transcendant, en lui donnant une forme humaine ou animale codée, fut donc le procédé qui permit à ces Égyptiens de se faire une certaine idée, une certaine image de ce monde invisible. En croyant en la présence réelle de la divinité dans sa représentation, le fidèle pouvait engager un cœur à cœur plus émotionnel avec elle.

Les statues anthropomorphes et zoomorphes de la Préhistoire suggèrent que ce procédé d'appréhender la transcendance remontait à cette époque déjà. La religion égyptienne y recourut abondamment, comme d'ailleurs la plupart des religions de l'Antiquité.

Pour nous autres, hommes du XXI^e siècle, cette anthropomorphisation du divin nous questionne.

N'est-elle qu'une facilité de l'imaginaire qui se soustrait à l'exigence d'affronter la transcendance et l'impuissance de l'homme à la saisir ? Autrement dit, l'anthropomorphisme est-il seulement le produit de formes inférieures de la religiosité – inférieures au regard de la métaphysique de l'être, de la théologie, ou de la mystique qui s'abîme dans le Dieu caché ? Rien n'est moins sûr⁴.

Les dieux ont des oreilles

Les archéologues ont aussi mis à jour une curieuse pratique des Égyptiens pour se faire entendre de leurs dieux. Ils leur offraient des paires d'oreilles façonnées dans le bois, la pierre ou la faïence ou bien les sculptaient sur les montants des portes des temples dans le but de susciter l'écoute divine. Étaient-elles un symbole affectueux qu'offrait un fidèle à son dieu « *sedjem-nehout* », « *qui-écoute-les prières* » ou servaient-elles à une pratique magique pour obliger le dieu à l'écouter ? Nous l'ignorons.

Cette pratique fut propre au Nouvel-Empire, mais l'habitude d'accoler au nom d'un dieu les épithètes divines « *ouvert d'oreilles* », « *seigneur des oreilles* », « *aux nombreuses oreilles* »... perdura jusqu'à l'époque gréco-romaine. Ce besoin d'être entendu de leurs dieux était si fort

⁴ Tardan-Masquelier Ysé, « Réflexions sur l'anthropomorphisme », in *Encyclopédie des religions*, t. 2, p. 1437.

que les prêtres firent bâtir à l'arrière des grands temples de petits sanctuaires « *de l'oreille qui écoute* » qui eurent même leur propre clergé dès la Basse Époque (~664 - ~323).

Les dieux ont aussi une bouche

Si les dieux ont des oreilles pour entendre les supplications de leurs adorateurs, ils ont encore une bouche pour leur répondre. Aussi, les Égyptiens ne se privaient-ils pas de les consulter. Dans ces époques lointaines de l'Antiquité où l'Incertitude régnait en maîtresse absolue sur la vie des hommes, de leur naissance à leur mort, ceux-ci n'eurent de cesse de mettre au point des techniques pour connaître la volonté de leurs dieux invisibles, mais qui voyaient tout, entendaient tout et détenaient entre leurs mains la destinée de chaque vie.

Les peuples du Moyen-Orient utilisèrent avant tout quatre techniques : la divination, la prophétie, l'oracle, le rêve.

Nous l'avons vu, dès 2000, les Mésopotamiens pratiquèrent avant tout la divination. Dès ~1800, les Mariotes (royaume de Mari) privilégièrent la prophétie. Dès ~1540, dès le Nouvel-Empire, les Égyptiens, des plus grands au plus humbles, se mirent, eux, à consulter avant tout les oracles et à interpréter leurs rêves.

En Égypte, l'oracle était une réponse orale ou écrite de la divinité à une requête de son adorateur, requête qui pouvait toucher tous les aspects de la vie quotidienne, même les plus triviaux. « Qui a volé mon habit ? », « Dois-je acheter cet âne ? ». Le fidèle pouvait consulter son dieu à la porte du temple, « *le lieu de l'oreille qui écoute* », ou devant le pylône et ses sphinx. Là, il faisait écrire sa requête par un scribe qui la transmettait au prêtre de l'oracle. Celui-ci la remettait au dieu et répondait en son nom, oralement ou par écrit.

Le fidèle présentait parfois sa requête en deux versions complémentaires, l'une positive, l'autre négative. « Dois-je acheter ce champ ? », « Ne dois-je pas acheter ce champ ? » Le prêtre de l'oracle tirait au sort la réponse qui était considérée comme celle du dieu.

Dans certains temples une salle était réservée à l'incubation. Après avoir fait sacrifier un bélier, le demandeur y passait la nuit, revêtu de la peau de l'animal. Et le lendemain matin, un prêtre interprétait les rêves qu'il avait faits.

Le petit peuple consultait l'oracle tout particulièrement lors des processions des dieux. Lorsqu'une demande était présentée à la statue, si les prêtres qui la portaient sur un brancard posé sur leurs épaules, faisaient un pas en avant, la réponse était positive, s'ils faisaient un pas en arrière, elle était négative. Ce que l'on sait, c'est que ces porteurs ne connaissaient ni la demande ni ne se consultaient pour savoir s'ils allaient avancer ou reculer.

S'il était assez riche, l'Égyptien pouvait aussi payer une petite somme mensuelle pour obtenir la protection divine, une assurance tous risques avant la lettre, en quelque sorte. Il lui était possible de contester l'oracle rendu et aller consulter une autre divinité.

Cette manière de consulter les dieux nous inspire trois réflexions.

- Peu à peu, la religion égyptienne s'humanisa, elle se mit au niveau du petit peuple. Durant l'Ancien Empire, Pharaon était le seul médiateur entre le Ciel et la Terre. Dès le Nouvel Empire, les dieux vinrent à la rencontre de leurs adorateurs et « répondirent » à leurs multiples préoccupations. La religion les aida à vivre.
- Notre éducation moderne nous apprend à assumer nos choix. L'éducation des Égyptiens, en revanche, était avant tout centrée sur l'obéissance. Et comme la religion leur enseignait que les dieux étaient bienveillants à leur égard, ils leur faisaient confiance et s'en remettaient à leur « volonté », sûre que leur décision était la meilleure.
- Il est certain que l'honnêteté et la psychologie du prêtre de l'oracle jouaient un grand rôle s'il connaissait la demande ou s'il devait interpréter un rêve.

Ces pratiques connurent un grand succès. Elles se répandirent dans tout le Moyen-Orient, puis en Grèce, et plus tard, dans l'empire romain. Elles perdurèrent dans le christianisme et dans l'islam soufiste avec le culte des saints auxquels les fidèles venaient confier leurs soucis.

Nous ignorons jusqu'à quel point ces pratiques furent efficaces. La documentation n'en parle guère. Des miracles, des guérisons sont cités çà et là. Mais le plus important, c'est un graffiti de Deir el Bahari gravé dans le vestibule de la chapelle des dieux guérisseurs qui nous l'apprend :

Je suis venu et j'ai repris courage⁵.

Nos guides

- Dunand Françoise, *Dieux et hommes en Égypte*, Paris, Éd. Armand Colin, 1991.
- Dunand Françoise, Lichtenberg Roger, Yoyotte Jean, *Les Momies et la mort en Égypte*, Paris, Éd. Errance, 2001.
- *L'Égypte ancienne*, ouv. coll., Paris, Encyclopaedia Universalis, 1999.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Lacarrière Jacques, *Au cœur des mythologies*, Paris, Éd. Gallimard, 1998.
- Lebeau Richard, *Pyramides, temples, tombeaux de l'Égypte ancienne*, Paris, Éd. Autrement, 2004.
- *Prières d'Égypte. La piété populaire au temps des pharaons*, in *Le Monde de la Bible*, sept. - oct. 2005, n° 167.
- Mainville Odette, Marguerat Daniel, *Résurrection. L'après-mort dans le monde ancien et le Nouveau Testament*, Genève, Éd. Labor et Fides, 2001.
- Trauckener Claude, *Les Dieux de l'Égypte*, Paris, PUF., Coll. Que sais-je, 1996.

⁵ Dunand Françoise, « La consultation oraculaire en Égypte tardive : L'oracle de Bès à Abydos » in *Oracles et prophéties dans l'Antiquité*, Actes du Colloque de Strasbourg, 15-17 juin 1995, Paris, Éd. De Boccard, 1997, p. 84.

5.2

Dès ~1540

Égypte

Le Jugement du cœur par un tribunal divin

Les Égyptiens ont toujours cru en une survie dans l’Au-delà, de celle du Pharaon d’abord, comme le révèlent les textes funéraires de l’Ancien-Empire (~2730 - ~2230). Son entrée dans l’Au-delà était soumise à deux conditions :

- Les vivants devaient assurer à son corps une conservation perpétuelle, afin de continuer à servir de support permanent à son *akh*, principe immatériel et immortel, que nous traduisons par commodité par « âme »¹. Cette croyance fut à l’origine de la pratique de la momification qui remonte à la plus haute antiquité.
- Ils devaient ensuite multiplier les rites, les pratiques magiques et les formules de protection pour neutraliser les redoutables puissances du Mal qui pouvaient empêcher le pharaon d’atteindre sa nouvelle demeure céleste où il entamait sa vie éternelle auprès de *Rê*, son père.

Au Moyen-Empire (~2030 - ~1800), une éternité bienheureuse fut promise à tout le monde, non pas dans le Ciel, mais dans le Royaume des Morts gouverné par *Osiris*. Ce royaume était souterrain, donc sombre, mais il était illuminé par le Soleil lors de sa course nocturne. Les Égyptiens l’imaginaient comme un double de leur vallée du Nil, luxuriante où ils allaient mener les mêmes activités :

Dans le *Livre des Morts*² datant du Nouvel Empire (~1540 - ~1080) on peut y lire cette incantation :

Pour le ka de N. Ici commencent les formules de la Campagne des Félicités et les formules de la sortie au jour. Entrer et sortir dans l’empire des morts ; s’établir dans le Champ du souchet³, séjourner dans la double Campagne des Félicités, la grande ville maîtresse de la brise ; y être puissant, y être glorieux, y labourer, y moissonner, y manger, y boire, y faire l’amour, faire tout ce que l’on a l’habitude de faire sur terre, de la part de N⁴.

Pour accéder à ce paradis, et sous l’influence du culte d’*Osiris*, dieu juste et bon, une troisième condition fut ajoutée. Désormais il fallait encore avoir pratiqué, à l’exemple de ce dieu, la bonté et la justice durant sa vie terrestre.

¹ « Selon les Égyptiens, la mort entraînait une dissociation des huit éléments de l’être humain. Chaque composant immatériel continuait à exister en dehors du corps, la momification visant à maintenir l’enveloppe corporelle intacte afin qu’elle devienne le réceptacle des composantes spirituelles, indispensables à la vie dans l’au-delà. » Ziskind Bernard, Halioula Bruno, *La Conception du cœur dans l’Égypte ancienne* in « Médecine Sciences », vol. 20, n. 3, mars 2004, p. 367.

² Ensemble de textes que l’on retrouve sur plus de 2000 papyrus ainsi que sur des bandelettes de certaines momies, sur le mobilier funéraire ou sur les tombes thébaines du Nouvel-Empire.

³ Ce légume est cultivé en Égypte depuis l’Antiquité. On trouve sa trace 6000 ans avant notre ère.

⁴ Trad. Barguet Paul, *Le Livre des morts des anciens Égyptiens*, Paris, Éd. du Cerf, 1967, ch. 110, pp. 144-145.

Dans ce *Livre des Morts*, on trouve donc un « jugement du cœur » prononcé par un tribunal devant lequel chaque défunt devait se présenter. Auparavant seul le pharaon, comme l'indiquaient déjà « *Les Textes des Pyramides* » de l'Ancien-Empire, était soumis à un tel jugement avant d'être admis à rejoindre son père *Rê*. Désormais, puisque tous avaient accès au séjour bienheureux dans le Royaume des Morts, tous devaient pouvoir justifier qu'ils le méritaient.

Cette notion de jugement que tous les mortels devaient affronter, n'était pas nouvelle. Nous l'avons vu, vers 2000, les Crétois croyaient déjà en l'existence d'un tel tribunal présidé par deux rois : Minos et Rhadamanthe. Zoroastre, contemporain des théologiens égyptiens du Nouvel-Empire, affirme, lui aussi, son existence, comme nous allons le voir. En Égypte, ce tribunal était présidé, selon les versions, soit par *Osiris*, assisté de ses sœurs *Isis* et *Nephtys* et de quarante-deux assesseurs, soit par *Rê* entouré de neuf dieux. Le cœur du défunt était placé sur le plateau d'une balance et sur l'autre plateau se trouvait *Mâat*, la Justice-Vérité, symbolisée par une plume. Pour les Égyptiens, le cœur était le siège de la mémoire. Commençaient alors la confession, une confession négative dont voici un extrait :

Je n'ai pas appauvri un pauvre dans ses biens.
Je n'ai pas fait ce qui est abominable aux dieux.
Je n'ai pas desservi un esclave auprès de son maître.
Je n'ai pas affligé
Je n'ai pas affamé.
Je n'ai pas fait pleurer.
Je n'ai pas tué⁵...

Lors de ce jugement, *Osiris* ne se présentait plus sous les traits d'un dieu sauveur, miséricordieux et prêt au pardon. Durant sa vie terrestre, le défunt avait eu tout loisir de le prier et de demander son aide. Et celui-ci, d'une manière ou d'une autre, avait, croyait-on, répondu à chacune de ses prières. Mais lorsque le défunt se présentait devant lui pour faire la pesée de ses bonnes et mauvaises actions, *Mâat*, la Justice et la Vérité, devait avoir le dernier mot. *Osiris* exerçait alors son rôle de juge impartial. Il ne faisait qu'avaliser le verdict de la balance. Si *Mâat* l'emportait, il ouvrait les portes de son royaume à l'âme du défunt qui était accueillie avec des cris de joie par ses habitants. Si, au contraire, la balance révélait que les actions du défunt ne concordaient pas avec sa confession, la « Grande Dévorante », monstre hybride, le mettait immédiatement en pièces.

Au IV^e siècle avant notre ère, Petosiris, un notable attaché au temple d'Hermopolis, fit graver sur son tombeau son autobiographie dans laquelle il avait noté :

Si je suis parvenu ici, à la ville d'éternité, c'est que j'ai fait le bien sur terre, et que mon cœur s'est complu sur le chemin de Dieu depuis mon enfance jusqu'à ce jour. J'ai pratiqué la justice, j'ai détesté l'iniquité.

Puis, parlant du moment où il devra se présenter devant le Tribunal divin, il relève que ce ne sont pas les formules magiques qui le sauveront, mais sa seule bonne conduite sur Terre.

Là, pas de distinction entre le pauvre et le riche, sinon en faveur de qui est trouvé sans péché quand la balance et le poids sont devant le Seigneur d'éternité ; là, personne qui soit exempt d'entendre prononcer son verdict, quand Thot cynocéphale (le dieu à tête de chien qui note le résultat), assis sur son siège, se dispose à juger chaque homme d'après ce qu'il a fait sur terre⁶.

⁵ *Ibid.*, ch. 125, p. 159.

⁶ Petosiris, n° 81, 16 sq., in Lefebvre Gustave, *Le Tombeau de Petosiris*, Le Caire, Éd. L'Institut Français d'Archéologie Orientale, 1924, vol. II, p. 54.

Initiée déjà lors de la Première Période intermédiaire (~2230 - ~2030), cette intégration de la morale dans la sphère religieuse va se poursuivre jusqu'à la disparition de la religion égyptienne, au IV^e siècle de notre ère.

Au cours du III^e millénaire, les diverses religions que nous avons présentées insistaient avant tout sur le service que les hommes devaient accomplir envers leurs dieux, sur les rites qu'ils devaient respecter durant ce service, sur les pratiques magiques à utiliser pour attirer les forces divines bienveillantes et repousser les forces malveillantes...

Au cours du II^e millénaire, en Égypte, en Crète, en Iran, en Inde, les hommes cherchent à établir un contact plus personnel avec leurs divinités. Ils veulent les voir, les entendre, les toucher. Ils réalisent qu'il ne suffit pas de leur présenter des offrandes matérielles ni d'accomplir des rites pour capter leur bienveillance, mais qu'ils doivent aussi s'engager personnellement en menant une vie droite, juste, paisible, attentive aux autres... D'une religion ritualiste, magique, les hommes évoluent de plus en plus vers une religion du cœur. Et pour qu'il ne soit pas dit que la justice n'ait pas le dernier mot, plusieurs religions, dont l'égyptienne, imaginèrent un jugement récompensant les bons et punissant les mauvais, si ce n'était ici-bas, obligatoirement dans l'Au-delà.

Nos guides

- Dunand Françoise, *Dieux et hommes en Égypte*, Paris, Éd. Armand Colin, 1991.
- Dunand Françoise, Lichtenberg Roger, Yoyotte Jean, *Les Momies et la mort en Égypte*, Paris, Éd. Errance, 2001.
- L'Égypte ancienne, ouv. coll., Paris, *Encyclopaedia Universalis*, 1999.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Lebeau Richard, *Pyramides, temples, tombeaux de l'Égypte ancienne*, Paris, Éd. Autrement, 2004.
- Mainville Odette, Marguerat Daniel, *Résurrection. L'après-mort dans le monde ancien et le Nouveau Testament*, Genève, Éd. Labor et Fides, 2001.
- Rachet Guy, *Le Livre des morts des anciens Égyptiens*, Paris, Éd. France Loisirs, 1996.
- Trauckener Claude, *Les Dieux de l'Égypte*, Paris, PUF. Coll. Que sais-je ?, 1996.

5.3

~1500 - ~1185

Ougarit

Kéret, le premier modèle du parfait croyant

Au cours du Néolithique, des populations d'origine sémite vinrent s'installer dans la région côtière syro-palestinienne de la Méditerranée orientale et s'adonnèrent à la pêche et à l'agriculture. Peu à peu certains de leurs villages se transformèrent en bourgs fortifiés, puis, à partir du III^e millénaire, en cités-États. Tyr, Sidon, Byblos, Sarepta, Arwad, Ougarit figurent parmi les plus connues. Prises en tenaille entre les empires hittite, mésopotamien et égyptien qui cherchaient à contrôler ce couloir stratégique, ces cités-États monnayèrent leur indépendance en assurant à travers la Méditerranée le transport des marchandises dont ces empires avaient besoin. En ouvrant un peu partout des comptoirs, elles réussirent à fonder un empire maritime que ni les Hittites ni les Mésopotamiens ni les Égyptiens ne purent leur disputer.

Le destin de la cité-État d'Ougarit (aujourd'hui Ras Shamra en Syrie) est exemplaire à ce propos. Petit village agricole, il se transforma, vers 8000, en un gros bourg fortifié, puis, vers 3000, en une cité-État régnant sur plus de 200 agglomérations. Entre 1500 et 1300, la ville devait comprendre environ 5 à 8000 habitants. Le royaume, lui, devait compter entre 30 000 et 50 000 personnes. De cette montée en puissance, Ougarit en était certes redevable à ses artisans qui étaient passés maîtres dans l'art de travailler le textile, le cuivre, l'étain, le verre, la céramique... et à ses paysans qui développèrent une agriculture florissante, mais elle la dut surtout à deux atouts que la géographie lui glissa dans son jeu.

Elle se situait à un carrefour de routes terrestres menant en Égypte, en Anatolie et en Mésopotamie et son port de Mahadou (Minet-el-Beida), situé à un petit kilomètre de son centre était le seul port capable d'accueillir des navires de forts tonnages entre la ville de Byblos (Liban) et la Cilicie (Turquie). Au temps de sa splendeur, entre 1500 et 1300, Ougarit en possédait plus de 500.

Ougarit a probablement été le premier grand port international de l'Histoire¹.

Aussi, à partir de 1400, cette cité-État supplanta en Méditerranée orientale la Crète, sa principale rivale, envahie et vaincue par les Grecs mycéniens. Ceux-ci, avec les Égyptiens, les Mésopotamiens, les Hittites et les Chypriotes, figurèrent désormais parmi ses principaux clients. On y pratiquait huit langues et utilisait cinq systèmes d'écriture, dont le sien propre. Comportant un alphabet, il est le précurseur de l'alphabet phénicien.

Son histoire se termine vers 1190 - 1185, lors de l'invasion de ces mystérieux Peuples de la Mer qui ravageaient les côtes de la Méditerranée orientale. Son roi avait envoyé le gros de ses forces militaires en Anatolie pour aider le roi hittite à les arrêter. Les quelques unités chargées

¹ Culican William, *Le Levant et la mer. Histoire et commerce*, Bruxelles, 1967, p. 46.

de défendre la ville se montrèrent incapables de faire face à quelques bandes de pillards appartenant à ces envahisseurs². Aussi fut-elle entièrement brûlée et détruite.

C'est à peu de choses près le destin que subirent les autres cités de ce couloir syro-palestinien qui, elles aussi, durent finalement composer avec les Assyriens en 805, les Babyloniens en 604, les Perses en 539, les Grecs en 332 et les Romains en 64.

Un monde divin identique au monde humain

Les fouilles effectuées à Ougarit ont permis aux chercheurs de reconstituer son système socio-politique.

(Cette cité-État était) organisée selon le modèle de la maisonnée patriarcale : le royaume tout entier constitue la maisonnée personnelle du souverain et tous ceux qui l'habitent sont ses fils ou ses serviteurs. Cette grande maisonnée est à son tour subdivisée en des maisonnées plus petites selon le nombre des habitants du royaume où chaque père est le patriarche de sa résidence dont la grandeur varie selon la fortune familiale³.

Les relations sociales qui prévalaient donc dans une telle organisation étaient celles qui lient un père à ses fils, un maître à ses serviteurs. Et ceux qui occupaient le même rang se considéraient comme des frères. Ces maisonnées formaient cependant une pyramide. À son sommet se trouvaient le roi et sa maisonnée et celles de ses fils. Au-dessous d'elles, les maisonnées de la classe aristocratique et, dans les degrés inférieurs, celles des gens du peuple. Mais aucun fossé social ne les séparait les unes des autres. Elles étaient toutes imbriquées les unes dans les autres, tant elles étaient liées par des liens familiaux, matrimoniaux ou d'allégeance. Cette société ne connaissait donc pas une bureaucratie impersonnelle. Ses responsables étaient choisis davantage en fonction de leurs relations que de leurs compétences professionnelles. Ce système pyramidal et familial s'imposa naturellement dans cet État en raison du petit nombre de ses habitants.

Cette pyramide de maisonnées liées les unes aux autres se retrouvait à l'identique dans le monde divin imaginé par les prêtres d'Ougarit. Chaque dieu avait son domaine patrimonial et sa maisonnée, et tous se trouvaient liés les uns aux autres en qualité de père, de fils, de filles, de frères, de sœurs.

À la tête du panthéon, ils avaient placé *El*, le « Père des Ans », le Créateur, vieillard barbu et compatissant. Ils l'avaient marié à *Athirat*, « la créatrice des dieux ». Son domaine patrimonial était le cosmos et sa maisonnée était constituée de tous les habitants de la terre. En dessous de lui venaient ses enfants possédant chacun leur propre domaine patrimonial et leur propre maisonnée. Le plus important d'entre eux avait pour nom *Baal*. Avec son ashéra (épouse) *Anat*, ils formaient le couple protecteur de la cité-État. *Baal* était le dieu de la terre et de l'orage dont les éclairs et la pluie fertilisaient le sol. Son domaine était le mont Sapon, car son sommet est constamment entouré de nuages. *Anat* était très vénérée, car c'est elle qui apportait l'essentiel des eaux pour l'agriculture. Sa demeure se situait sous terre, là où se forment les sources. *Baal* et *Anat* s'imposèrent au temps où l'agriculture était la principale activité de la cité.

Puis, lors du développement commercial et maritime de la cité, ils cédèrent leur place à *Kothar-et-Khasis*, le dieu artisan et à son ashéra, puis à *Yam* qui avait la mer pour domaine et à son ashéra.

² Liverani Mario, « Le Royaume d'Ougarit » in *Le Pays d'Ougarit autour de 1200 av. J.-C., Ras Shamra-Ougarit XI*, Actes du Colloque international, Paris, 28 juin-1er juillet 1993, édités par Marguerite Yon, Maurice Sznycer et Pierre Bourdeuil, Paris, Éd. Recherche sur les Civilisations, 1995, pp. 47-54.

³ Karkajian Lourik, *La Maisonnée patrimoniale divine à Ougarit ; une analyse wébérienne du dieu de la mort, Môt*, Thèse de doctorat présentée à l'Université de Montréal en 1998.

Ce panthéon comprenait encore *Môt*, le dieu de la Mort. Aucun sacrifice ne lui était offert, car aucune victime ne parvenait à apaiser sa faim insatiable, d'autant plus qu'il n'appréciait que la chair humaine. Il possédait un royaume sous terre. Son trône était une fosse vaseuse.

Enfin venaient tous les autres dieux mineurs.

Tout comme le roi d'Ougarit qui se servait de ses fils pour gérer son royaume, *El* se servait de ses fils pour gérer le monde visible. Mais au fur et à mesure que ces cités phéniciennes bâtissaient leur empire maritime, elles élevèrent leurs dieux locaux au rang de divinités universelles ayant pouvoir sur le monde entier.

Une promesse de résurrection

Sa proximité et les relations qu'Ougarit entretenait avec l'Égypte eurent pour effet que ses prêtres adoptèrent une croyance qui se répandait alors sur les bords du Nil. Comme l'assuraient les prêtres égyptiens, ceux d'Ougarit promirent à leurs fidèles une nouvelle Vie après leur mort. Cette promesse est consignée dans le mythe racontant le combat de *Baal*, dieu de la végétation, de la vie avec *Môt*, dieu de la mort qui frappait tous les habitants de son domaine. Le combat se termina par la victoire de *Môt*. Tout dépérit sur Terre. Alors la déesse *Anat*, la déesse « Sources », la sœur-épouse de *Baal*, réagit. Elle s'attaqua à *Môt* et le vainquit. La vie revint sur Terre et *Baal* ressuscita tel *Osiris*, promesse de renouveau annuel pour la Nature, mais aussi promesse de résurrection pour les hommes.

Une obéissance inconditionnelle aux dieux, gage d'immortalité

Mais cette promesse ne se réalisait que si le défunt, durant sa vie terrestre, avait observé une obéissance inconditionnelle aux dieux. Deux épopées, composées entre 1500 et 1100, développèrent cette condition sine qua non. Elles ont pour héros Kéret et Aquehat.

Kéret était le roi d'un clan semi-nomade installé près d'Ougarit. Un jour, ce roi perdit tous ses biens ainsi que sa femme et ses enfants. Terrassé, il connut une telle souffrance qu'il attira la pitié du dieu *El*. Celui-ci lui apparut en songe et lui ordonna de lui offrir un sacrifice, puis de quitter le lieu de ses déboires pour se rendre, avec le reste de son clan, près de la Mer Morte, dans la principauté d'Edom qu'il ne devait pas attaquer pour reconstituer ses richesses. Il devait attendre les propositions pacifiques de son roi, propositions qu'il devait accepter. Il devait même accepter d'épouser sa fille qui lui donnerait une nombreuse descendance. S'il suivait à la lettre ses ordres, il obtiendrait avec tous ces dons, la récompense suprême : l'immortalité. Kéret se conforma aux ordres de son dieu *El* sans dévier d'un iota. Et tout ce que celui-ci lui avait promis se réalisa, mais il tomba malade et fut près de mourir. Mais Kéret garda toute sa confiance en son dieu. Alors celui-ci le guérit et lui accorda l'immortalité.

En revanche, la désobéissance d'Aquehat que décrit la deuxième épopée, valut à celui-ci de connaître la mort éternelle. Des années durant, son père Danel n'avait pu obtenir de descendance, ce qui l'avait jeté dans le plus profond des désespoirs. *Baal* le prit alors en pitié et supplia *El* de lui donner une postérité. C'est ainsi que l'épouse de Danel mit finalement au monde Aquehat. Devenu adulte, celui-ci fut approché par la déesse *Anat* qui lui proposa un marché : son arc contre l'immortalité. Au pays de Canaan, l'arc symbolisait la puissance suprême, l'indépendance.

Aquehat refusa. Il ne pouvait accorder sa confiance à une femme. Il ne la crut pas. Lui donner son arc, c'était perdre toute possibilité de succéder à son père.

Ne me dupe pas, ô vierge, / en vérité, pour le vaillant, la duperie est un crachat ! / Qui, étant mortel, peut tenir l'avenir ? [...] La coupe de décrépitude est versée sur ma tête, / [...] comme tout homme je mourrai⁴.

Ce refus lui valut en effet la mort et la famine pour son pays.

Le message de ces deux épopées est clair : une obéissance sans faille aux dieux est promesse de bienfaits et d'immortalité, toute désobéissance est châtiée par une mort certaine et attire les pires fléaux. Cette immortalité était conçue de la manière suivante. Le roi qui avait obéi aux dieux devenait un « Rephaïm », sorte de divinité protectrice de la cité, les autres défunts devenaient des mânes dispensateurs de santé, de fertilité, de fécondité. C'est la raison pour laquelle on enterrait leur corps dans un caveau situé sous la maison.

L'épopée de Kéret appelle deux remarques :

1. Kéret est la première figure humaine offerte en exemple à la piété des hommes, symbole du croyant accordant à son dieu une confiance totale, indéfectible, jusque dans les situations les plus extrêmes.

2. Au moment même où s'effondrait la puissance d'Ougarit, pas bien loin de là, à quelque 300 km à vol d'oiseau, dans les monts de Judée, le peuple hébreu entrait dans l'Histoire. Il se donna un ancêtre mythique, Abraham, dont la gloire fut son obéissance totale et indéfectible envers *Yahvé*, au point qu'il devint le père de tous les croyants. Son épopée fut intégrée dans le livre de la *Genèse* dont la rédaction finale eut lieu au V^e siècle avant notre ère. Ses rédacteurs juifs se sont-ils inspirés de celle de Kéret ? On peut le penser, car elles ont trop de points communs. À un détail près ! Si ses rédacteurs ont cherché réellement leur inspiration du côté d'Ougarit, Kéret obtint pour lui l'immortalité, tandis qu'Abraham ne continua à vivre qu'à travers sa descendance que lui avait promise *Yahvé* en récompense de sa foi absolue en Lui.

Nos guides

- *De la Mésopotamie à la Perse*. La grande histoire des civilisations, Paris, Encyclopaedia universalis, 1999.
- Du Mesnil Du Buisson Robert, *Études sur les dieux phéniciens hérités par l'Empire romain*, Leiden, Éd. E.J. Brill, 1970.
- Du Mesnil Du Buisson Robert, *Nouvelles Études sur les dieux et les mythes de Canaan*, Leiden, Éd. E.J. Brill, 1973.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Freu Jacques, *Histoire politique du royaume d'Ougarit*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2006.
- Karkajian Lourik, *La Maisonnée patrimoniale divine à Ougarit : une analyse wébérienne du dieu de la mort, Môt*, Thèse de doctorat présentée à l'Université de Montréal en 1998.
- *Le Pays d'Ougarit autour de 1200 av. J.-C.*, *Ras Shamra-Ougarit XI*, Actes du Colloque international, Paris, 28 juin-1er juillet 1993, édités par Marguerite Yon, Maurice Sznycer et Pierre Bourdeuil, Paris, Éd. Recherche sur les Civilisations, 1995.

⁴ *De la Mésopotamie à la Perse*. La grande histoire des civilisations, Paris, Encyclopaedia universalis, 1999, p. 270.

5.4

~1450

Chine

Des tortues porteuses des messages divins

La connaissance que nous avons aujourd'hui des diverses civilisations antiques qui se sont succédé au cours de l'histoire nous révèle qu'elles pratiquèrent toutes ou presque l'art divinatoire. Et bien entendu, leurs techniques varièrent de l'une à l'autre. Nous l'avons vu, c'est en Mésopotamie que nous trouvons les plus anciens témoignages de cet art. Dans ce chapitre, nous aimerions présenter la technique très originale que les Chinois mirent au point à partir du milieu du II^e millénaire pour connaître la volonté du Ciel.

C'est en 1899 que l'on découvrit, dans le nord de la province du Hunan, plusieurs milliers de fragments d'écailles de tortue et d'omoplates de bœuf, gravées de caractères d'écriture datant de la première dynastie historique, celle des Shang Yin (~1450 - ~1045). Les plus anciens remontent aux alentours de 1450 et les plus récents vers 1150. Ils constituent le plus lointain témoignage que nous possédons aujourd'hui non seulement de l'écriture chinoise mais encore de l'art divinatoire dans ce pays¹.

Pourquoi des écailles de tortues ?

Pour les anciens Chinois, la tortue était la parfaite image de l'Univers. Sa longue vie symbolisait son éternité et sa carapace sa constitution. Carrée par le bas, elle symbolisait les quatre points cardinaux de la Terre, ronde par le haut, elle symbolisait la voûte céleste. Image parfaite de l'Univers, elle était donc le media le plus apte, à leurs yeux, permettant au Ciel de transmettre ses messages.

Plus tard, les devins chinois utilisèrent aussi des tiges d'une plante sacrée, l'achillée, une cinquantaine qu'ils lançaient en l'air. Leur disposition, une fois qu'elles étaient retombées, constituait la réponse céleste.

Cette pratique était réservée au roi. Celui-ci l'utilisait pour gouverner aussi bien son royaume que sa vie privée. Toute action qu'il entreprenait donnait lieu à un questionnement du Ciel. Tous les dix jours, il l'interrogeait.

Le jour ting-sseu, consulté les sorts par l'écaille de tortue pour savoir s'il pleuvra (...)

Consulté les sorts pour savoir si l'Empereur (d'en haut) ordonnera que la pluie permette d'obtenir une récolte suffisante (...)

Le jour ki-wei, consulté les sorts par l'écaille de tortue pour demander si, quand on poursuivra les sangliers, on les prendra².

Pour lire la réponse de l'Empereur d'En-Haut, le devin passait à la flamme l'écaille qui se fendillait. Il enduisait alors d'encre les fissures produites. C'est leur dessin qui constituait la réponse divine. Encore fallait-il savoir l'interpréter.

¹ Cf. Chavannes Édouard, *La Divination par l'écaille de tortue dans la haute antiquité chinoise*, (d'après le livre de M. Lo Tchen-Yu) in « Le Journal Asiatique », 1911, Sér. 10, T. 17, pp. 127-137. Cet article a été digitalisé sur le site gallica de la BNF.

² Cité par Chavannes Édouard, op. cit., p. 8.

La contexture sacrée de l'écaïlle de tortue, dit un ancien livre chinois, présente cent vingt configurations de fissures, et douze cents réponses. (...) Pour toutes, il y a huit lignes symboliques sacrées et soixante-quatre combinaisons de ces lignes³.

L'examen attentif de ces fissures avait conduit des générations de devins à remarquer que le langage divin ne variait pas. Telle forme de fissure à tel endroit signifiait : réponse favorable, telle autre : réponse défavorable.

Pour le choix du jour nous avons confiance en vous, ô vénérable tortue ! qui suivez des règles constantes et assurées ; nous avons confiance en vous, ô vénérable achillée ! qui suivez des règles constantes et assurées⁴.

Le roi n'interrogeait pas seulement le Ciel, mais aussi les ancêtres qui, à leur mort, se transformaient en génies tutélaires. Protecteurs de leur lignée, ils étaient les mieux placés pour conseiller leurs descendants. Afin d'obtenir la réponse souhaitée, les empereurs n'hésitaient pas à offrir en sacrifice jusqu'à dix bœufs ou alors des porcs, des chiens, des moutons, du liquide fermentée... Devant de tels présents, on pouvait être certain que la réponse ne pouvait aller que dans le sens souhaité. Il n'est donc pas étonnant que les devins acquissent sous la dynastie des Shang Yin un pouvoir considérable.

Mais il n'en reste pas moins que toutes ces techniques de divination mises peu à peu au point durant des siècles illustrent bien les efforts extraordinaires qu'entreprirent les premières civilisations historiques, à la suite de celles de la Préhistoire, pour connaître de quoi leur demain serait fait, pour conjurer leur angoisse devant l'inconnu, pour tenter de maîtriser leur destin, ou tout simplement pour contrôler leur vie quotidienne. Elles cherchèrent donc à entrer en contact avec ce monde divin dont elles sentaient l'omniprésence, mais qui, désespérément, demeurait invisible, ne communiquant que par signes.

Cependant, cette volonté divine ne plongea pas les hommes de l'Antiquité dans un fatalisme passif. Les dieux leur laissaient toute liberté de refuser leurs arrêts s'ils étaient défavorables et de tout entreprendre pour tenter d'y échapper.

Ces techniques divinatoires ne leur apportaient qu'une indication.

Notre guide

Chavannes Edouard, *La Divination par l'écaïlle de tortue dans la haute antiquité chinoise*, (d'après le livre de M. Lo Tchen-Yu) in « Le Journal Asiatique », 1911, Sér. 10, T. 17.

³ Le *Tchéou-li*, trad. par Edouard Biot, livre XXIV. — Le texte et les notes du traducteur contiennent un grand nombre des détails curieux sur ce sujet.

⁴ Op. cit., p. 4.

5.5

~1370 - ~1348

Égypte

Akhénaton, le pharaon hérétique

Les archives du III^e millénaire nous présentent le phénomène religieux comme un ensemble de croyances dont l'origine se perd dans la nuit des temps et que les divers peuples se transmettaient de génération en génération. Celles du II^e millénaire le présentent comme pouvant être aussi la création personnelle d'un Homo *religiosus*. Commence en effet le temps des fondateurs historiques de religions.

Le premier d'entre eux dont nous parle l'Histoire est le pharaon Akhénaton (~1370 - ~1348). Il tenta de réformer la religion traditionnelle de son peuple. Mais sa réforme échoua face à l'opposition du pouvoir religieux. Son échec lui valut d'être considéré comme un hérétique, le premier. *Vae victis ! Malheur aux vaincus !*

Selon le dictionnaire Larousse est hérétique celui « *qui professe des opinions contraires à celles qui sont généralement admises* ». Sa tentative est à replacer dans un contexte de crise politique aiguë qui opposait le pouvoir politique au pouvoir religieux des prêtres des temples de Thèbes, capitale de l'empire à cette époque.

Durant son règne (~1540 - ~1525/24), le pharaon Ahmosis, fondateur de la XVIII^e dynastie, avait mis fin aux troubles politiques et militaires de la Deuxième Période intermédiaire et avait rétabli l'autorité pharaonique sur toute l'Égypte en boutant hors du pays les Hyksos¹ qui avaient pris le contrôle du Delta. Ses successeurs se lancèrent alors dans une politique expansionniste de grande envergure. Au sud, ils prirent le contrôle du Nil jusqu'en amont de la quatrième cataracte (centre du Soudan actuel). Au nord, ils étendirent les frontières de l'empire jusqu'à l'Euphrate (frontière méridionale de la Turquie actuelle). Ils propulsèrent ainsi leur pays à son apogée en faisant de lui une puissance avec laquelle il fallait désormais compter. Cette période de l'histoire de l'Égypte connue sous le nom de Nouvel Empire dura jusqu'aux environs de 1080. Ce regain de puissance des rois thébains eut d'importantes conséquences sur le plan religieux.

Depuis les époques les plus reculées, les Égyptiens avaient l'habitude de regrouper leurs dieux en familles divines. La famille divine locale de Thèbes était constituée d'*Amon*, le « Caché », de son épouse *Mout* et de leur fils *Khonsou*. Son temple se trouvait aux abords de la capitale, à Karnak. Comme l'avaient fait jusqu'alors les pharaons, les rois thébains attribuèrent à *Amon* leurs succès militaires et politiques. Ils l'établirent donc lui et sa famille à la tête du panthéon national en lieu et place de la famille divine de la capitale du Nord, Memphis, qui, elle, était constituée du dieu créateur *Rê* (ou *Ptah*), de son épouse *Sekhmet* et de leur fils *Nefertoum*.

¹ Longtemps traités comme des envahisseurs asiatiques, des Amorrètes pour les uns, des Hourrites pour les autres, les Hyksos sont aujourd'hui considérés comme le fruit d'un métissage entre la population locale égyptienne et des populations originaires du Levant venues s'installer dans le Delta. Ils gouvernèrent la Basse-Égypte de ~1650 à ~1540. Ces nouveaux venus introduisirent en Égypte les chevaux, les chars de guerre et l'arc composite. Au sud, un royaume indépendant nubien, allié des Hyksos, prenait en tenailles ce qui restait de l'Égypte indépendante qui s'étendait de Cusae au nord à la première cataracte au sud et dirigée par la dynastie locale de Thèbes. Cette époque troublée constitue la seconde période intermédiaire de l'Égypte pharaonique.

Et pour bien montrer qu'ils contrôlaient désormais toute l'Égypte, ils lièrent le nom de *Rê* à *Amon*. *Amon-Rê* devint désormais le dieu principal et officiel de l'empire.

Ce changement de divinités n'offusqua personne. Pour ceux qui croyaient que les dieux étaient des divinités distinctes les unes des autres, autant se ranger du côté du dieu vainqueur. Pour ceux qui voyaient dans les dieux les diverses facettes du démiurge primordial, cette fusion théologique des deux dieux créateurs en un seul fut bien accueillie. Elle renforçait l'idée que la Divinité était Une. Et elle fut d'autant plus appréciée que les prêtres de Karnak développèrent toute une théologie présentant *Amon-Rê* comme un dieu certes transcendant mais aussi proche des hommes, comme le Soleil si lointain dans l'azur mais si proche par ses rayons bienfaisants. Il n'était plus seulement le dieu du culte officiel, il était encore Celui à qui tout un chacun pouvait adresser des prières de demandes, d'actions de grâce, de pardon et lui témoigner une piété personnelle, privée².

Jusqu'alors le culte officiel de *Rê* avait été avant tout l'affaire du clergé. Le peuple n'y participait qu'à certaines fêtes, lorsque les prêtres sortaient du temple les statues de la famille divine pour les promener en procession et les offrir à l'adoration des fidèles et leur permettre de lui adresser leurs prières. Frustrés dans leur piété personnelle, ils s'étaient alors adressés aux dieux « qui ont des oreilles »³, tout particulièrement à *Isis* et *Osiris*⁴. Les malheurs de ces deux divinités les rendaient proches du peuple et les exigences morales développées par leur culte correspondaient mieux à son désir de justice sociale. En présentant *Amon-Rê* comme une divinité proche des hommes, les prêtres de Karnak avaient aussi pour but de récupérer cette piété populaire pour la focaliser sur le dieu de leur temple élevé au rang de dieu suprême.

Mais cette arrivée sur la scène nationale de cette nouvelle famille divine provoqua indirectement une crise majeure du régime, car les prêtres de Karnak usèrent et abusèrent de leur situation. En effet, dans leurs efforts pour consolider leur pouvoir, les souverains thébains s'appuyèrent très fortement sur eux en qui ils trouvaient des alliés sûrs, fidèles et compétents pour assumer un certain nombre de responsabilités jusque dans les affaires séculières, telles que la navigation, les industries, les mines... Tout prêtres qu'ils étaient, ces fonctionnaires n'en demeuraient pas moins des hommes intéressés par les multiples cadeaux, avantages et donations que leur accordèrent les pharaons en guise de remerciement.

Très vite, ce clergé accumula non seulement des richesses considérables, mais il devint encore un des plus grands propriétaires terriens du pays, et son influence politique se mit à grandir autant, si ce n'est plus, que son influence religieuse. Le temple d'*Amon* devint un État dans l'État, détenant un pouvoir capable de concurrencer celui du pharaon lui-même.

Cette influence fut surtout manifeste au temps de la régence, puis du règne de la reine Hatshepsout⁵ (~1492 – ~1468⁶ ?) qui fut assez habile pour obtenir le soutien puissant des responsables du temple de Karnak⁷. Pour légitimer son pouvoir (qu'ils contrôlaient par ailleurs !), ceux-ci proclamèrent qu'elle était la fille du dieu *Amon* qui s'était uni à sa mère la

² Pour cette crise du polythéisme égyptien, cf. Jan Assman, op. cit.

³ Cf. ch. 5. 1.

⁴ Cf. ch. 3. 5.

⁵ À la mort de Thoutmôsis II, les rênes du pouvoir auraient dû passer à son fils Thoutmôsis III qu'une épouse secondaire lui avait donné. Mais il était encore enfant. Hatshepsout, la veuve, assumait donc normalement la régence. Mais avide de pouvoir, elle ne le lâcha plus. Elle prit les titres et les prérogatives officiels du pharaon. Quant à Thoutmôsis III, il dut patienter jusqu'à la mort de sa tante pour enfin gouverner seul.

⁶ L'égyptologue Christiane Desroches Noblecourt dans son ouvrage *La Reine mystérieuse*, Paris, Éd. Pygmalion, 2002, p. 8, donne les dates suivantes de la vie d'Hatshepsout : 1495 - 1457 ? Corégence : 1479 - 1457 ?

⁷ Cf. biblio. Nicholas Reeves, *Akhénaton et son dieu*.

Grande Épouse royale, Ahmès. On peut suivre toutes les scènes de cette célèbre théogamie sur les murs du temple qu'elle fit construire à Deir el-Bahari⁸.

Ses successeurs cherchèrent à contrer cette influence omniprésente du clergé d'*Amon*. En vain ! Aménophis III (~1408 - ~1386), père d'Akhénaton, dut lui aussi le ménager pour obtenir la même faveur qu'il avait accordée à Hatshepsout : proclamer qu'il avait été engendré lui aussi par *Amon* qui s'était uni à sa mère Moutemwia. Alors que ses prédécesseurs devenaient des dieux à leur mort, il obtint encore d'être proclamé dieu de son vivant. Et un clergé fut créé pour lui rendre un culte. Cette nouvelle théogamie se lit sur les murs du temple de Louxor et devant laquelle on ne peut s'empêcher de penser que cette fonction royale pouvait très rapidement porter à la mégalomanie celles et ceux qui l'assumaient.

Lorsque son fils, Aménophis IV (nom qu'Akhénaton portait avant sa réforme religieuse), monta sur le trône, celui-ci résolut de briser cette mainmise du clergé d'*Amon* sur les rouages de l'État. Ces prêtres avaient popularisé la représentation symbolique d'*Amon-Rê* sous la forme du disque solaire, « aton » en égyptien. Aménophis IV affirma, lui, que ce disque solaire n'était pas une représentation symbolique, mais qu'il était le corps véritable et visible du seul dieu existant : *Aton*, le seul Créateur, le seul Bienfaiteur, la seule Lumière éclairante et créatrice de toute existence. En dehors de lui, il n'existait aucun autre dieu. Aux oubliettes *Amon-Rê*, *Mout*, *Khonsou*, *Isis*, *Osiris*...

Cette révolution le fit longtemps considérer comme l'inventeur du monothéisme. Il n'en est rien, car il décréta que lui, Akhénaton, et son épouse Néfertiti formaient désormais avec *Aton* la nouvelle triade divine. Il s'autoproclama donc dieu aux côtés d'*Aton*, son père, et proclama Néfertiti seule et unique déesse. Il se proclama de plus seul adorateur et interlocuteur d'*Aton* qui parlait et déversait ses bienfaits sur l'Égypte à travers lui seul. En conséquence, le peuple devait adresser son adoration à Akhénaton et à son épouse qui transmettraient leurs prières.

Le clergé d'*Amon* et celui de tous les autres dieux n'avaient qu'à disparaître. Ils n'avaient plus leur raison d'être. Dans les tombes des fonctionnaires de cette période apparut une nouvelle iconographie, inhabituelle : on voit Pharaon ordonner à ses courtisans de ramper à ses pieds et on voit les nobles courber l'échine devant lui. Pour réussir ce coup de force, il put compter sur l'appui de l'armée, et plus particulièrement sur les troupes composées en majorité d'étrangers.

Le clergé d'*Amon* réagit, bien entendu, et violemment, semble-t-il. Les témoignages archéologiques ne sont guère parlants. Mais on soupçonne ces prêtres d'avoir voulu assassiner Akhénaton. Celui-ci quitta alors Thèbes et fonda une nouvelle ville, Akhetaton, « horizon d'*Aton* », sur le site actuel de El-Amarna, à mi-chemin entre Thèbes et Memphis, les capitales traditionnelles de la Haute et de la Basse-Égypte. C'est de là, désormais qu'il gouverna avec l'appui de l'armée et le concours de ses partisans qu'il installa aux commandes de tous les rouages de l'État.

Durant les trois dernières années de son règne, son pouvoir devint même tyrannique. Il ordonna la destruction de toutes les statues et des images et l'effacement des noms d'*Amon* et de son épouse *Mout*, le martelage des théogamies d'Hatshepsout et de son père Aménophis III. Il ordonna de même le martelage des hiéroglyphes signifiant « dieux » au pluriel. Cette destruction s'étendit à tous les objets personnels tels que les pots de fard, les scarabées... sur lesquels figuraient les noms des anciennes divinités. La crainte d'être surpris en leur possession ou d'être dénoncé s'empara de tous les Égyptiens. Dans ce climat de peur et de suspicion, une telle religion ne pouvait s'enraciner dans le peuple, d'autant plus que ce nouveau concept de

⁸ Cette théogamie n'est pas nouvelle. Cf. ch. 3. 4.

divinité ne répondait pas aux questions existentielles que se posaient les Égyptiens : la mort, la souffrance, le Mal...

La lecture du *Grand Hymne d'Aton* qu'Akhénaton composa ne peut faire douter de sa dévotion à son dieu et de la sincérité de sa vision.

Ô dieu unique, sans aucun autre auprès de lui !
Tu créas la terre selon ton désir, tout seul,
Les gens, tous les animaux, grands et petits,
Tout ce qui est sur terre, qui marche sur des pattes, qui s'élance
Et vole avec des ailes.
Les pays étrangers de Kharu (Syrie) et Kush (Nubie), et le pays d'Égypte.
Tu mets chaque homme à sa place, tu créas ce dont il a besoin,
Chacun ayant sa nourriture et le compte de son temps de vie⁹...

Mais à aucun moment il ne dit qu'Aton entend le cri du pauvre, de la veuve et de l'orphelin, qu'il secourt les malades et les affligés, qu'il pardonne les pécheurs et qu'il attend tous les vivants dans sa demeure après leur mort... Cette religion ne présente aucune perspective de résurrection après la mort. Le néant. Aussi n'est-il pas étonnant que, dans son hymne, Akhénaton insiste tant sur la vie présente illuminée par Aton.

La chanson d'Inyotef, qui date de cette époque, fait écho à cette nouvelle religion de l'instant présent dont il faut tirer le maximum.

Prends des vacances,
Ne t'en lasse pas !
Las, personne ne peut emporter ses biens avec lui,
Las, aucun de ceux qui partent ne revient¹⁰.

Ce dieu a certes un corps visible, mais il n'a pas d'« âme », de cœur, de fibre paternelle. Il ne parle jamais. C'est un dieu muet qui, tel un automate, prodigue ses bienfaits. Seul Akhénaton parle. Certains égyptologues, tel Jan Assmann, vont jusqu'à présenter ce roi qui réduit son dieu Aton à la seule matérialité du disque solaire non pas comme un hérétique, mais comme un athée¹¹.

Sa religion ne lui survécut pas. Dès sa mort, vers 1348, le clergé d'Amon-Rê reprit sa place dans les rouages de l'État. Son fils qui lui succéda changea son nom Toutanhkaton en Toutanhkamon. La religion traditionnelle fut restaurée, les temples rouverts. Akhénaton fut considéré comme un hérétique et l'on chercha à effacer son nom et son œuvre de la mémoire collective en faisant disparaître tous les témoignages de la croyance qu'il avait cherché à imposer par la terreur quand il l'estimait nécessaire.

Nos guides

- Cannuyer Christiane, « Akhénaton, précurseur du monothéisme ? » in *Égypte et Nubie*, Éd. Clio, 2003.
- Desroches Noblecourt Christiane, *L'Extraordinaire aventure amarnienne*, Paris, Éd. des Deux-Mondes, 1960.
- Reeves Nicholas, *Akhénaton et son Dieu*, Paris, Éd. Autrement, 2004.

⁹ Murnane W.J., *Texts from the Amarna Period in Egypt*, Atlanta, 1995. (Trad. Bernard Gandelot)

¹⁰ Lichtheim Miriam, *Ancient Egyptian Literature. The New Kingdom*, Berkeley, 1976, vol. I, p. 196-197. (Trad. Bernard Gandelot)

¹¹ Cf. l'article « Akhénaton précurseur du monothéisme ? » de Christian Cannuyer, professeur à la faculté de théologie de l'université de Lille in *Les Dossiers de Clio : Égypte et Nubie*, Paris, Éd. Clio, décembre 2003, 3^e éd., p. 50-52.

5.6

~1294

Égypte

Première manifestation de la croyance en la « résurrection de la chair »

Le culte d'*Osiris* promettait la vie éternelle au fidèle qui, durant sa vie, avait manifesté de l'amour à son prochain, à l'exemple d'*Isis*, sa sœur-épouse. Cette résurrection dans l'Au-delà fut conçue non seulement comme une résurrection de toutes les « âmes » (*ba*, *ka*, ...) qui constituaient, aux yeux des Égyptiens, une personne humaine, mais encore de son corps physique¹. On ne sait quand cette « résurrection de la chair » devint une croyance commune. Elle est attestée, pour la première fois, dans le *Livre des Portes*² dont on ignore la date de composition : on le trouve peint dans la tombe d'Horemheb († ~1294), général égyptien qui prit le pouvoir à la mort de Toutankhamon.

O dieux (les trépassés) qui sont dans l'au-delà
Qui sont étendus sur leurs côtés
Qui dorment sur leurs supports,
Soulevez votre chair,
Ramassez vos os,
Rassemblez vos membres,
Unissez votre chair.
Qu'il y ait un tendre souffle dans vos narines,
(qu'il y ait) un desserrage des bandages de la momie.
Secouez votre lassitude et levez-vous³.

De même qu'*Osiris* ressuscita avec son corps, de même le défunt ressuscitait avec le sien, lorsque, chaque nuit, *Rê*, venait avec sa barque solaire, visiter le Royaume des morts. Ceux-ci se levaient, défaisaient leurs bandages, jouissaient de la lumière céleste et vaquaient à leurs occupations quotidiennes. Lorsque, à l'aube, *Rê* quittait le royaume des Morts, ceux-ci replongeaient dans leur sommeil jusqu'à sa prochaine visite.

Nos guides

- Germer Renate, *Momies. La vie après la mort dans l'ancienne Égypte*, Paris, Éd. Flammarion, 1997.
- Mainville Odette, Marguerat Daniel, *Résurrection. L'après-mort dans le monde ancien et le Nouveau testament*, Genève, Éd. Labor et Fides, 2001.

¹ Cf. ch. 3. 5.

² Durant les douze heures de la nuit, *Rê*, dans sa barque, traverse le monde souterrain pour l'illuminer. Ces douze heures sont symbolisées par douze portes qu'il doit franchir les unes après les autres. Pour accéder à l'Au-delà, les défunts doivent à leur tour franchir ces douze portes qu'ils peuvent passer avec succès s'ils connaissent les formules magiques.

³ Cité par Karkajian Lourik, « La Mort et l'après-mort dans le Proche-Orient ancien », in Mainville Odette, Marguerat Daniel éd., *Résurrection. L'après-mort dans le monde ancien et le Nouveau testament*, Genève, Éd. Labor et Fides, 2001, p. 32-33.

5.7

Dès ~1277

Égypte

Dieu présent au cœur même de l'homme

Une religion panthéiste

Vers 1540, à partir du Nouvel empire, Thèbes était devenue la nouvelle capitale du royaume. Ce statut prestigieux avait conféré à ses temples de Karnak et de Louxor un rayonnement exceptionnel. Leurs prêtres avaient alors diffusé leur « Credo » dont les premiers articles pourraient se résumer ainsi :

- *Amon*, le dieu local de Thèbes, est élevé à la dignité de dieu suprême. Il fusionne avec *Rê* et devient *Amon-Rê*. Il est le Créateur des autres dieux, de l'Univers et des hommes.
- Avec les autres dieux, il est distinct du monde créé. Son nom signifie « le Caché, l'Invisible ».
- Tout en demeurant invisible, il est cependant réellement présent dans les statues, les peintures, les gravures qui le représentent.

Trois siècles plus tard, sous le règne de Ramsès II (~1277 - ~1211), les égyptologues enregistrent une nouvelle évolution très forte de la pensée religieuse. Ils constatent, au travers d'hymnes¹ notamment, que des théologiens élaborent un nouveau « Credo », un « Credo panthéiste », cette fois-ci.

- *Amon-Rê* demeure bien le dieu qui se créa lui-même avant de créer l'Univers et les hommes.
- Mais il est le seul et unique dieu. Les autres dieux ne sont que des manifestations d'un aspect particulier de ce Dieu Unique.
- S'il demeure toujours « le Caché, l'Invisible », il se manifeste cependant sous des millions de formes visibles. C'est-à-dire que le monde est son corps matériel qu'il anime de l'intérieur. Il est donc immanent au monde qui le cache et le dévoile en même temps. Il est le « *sublime Ba des dieux et des hommes* », l'âme des dieux et des hommes. L'air est son souffle, l'eau sa sueur, la lumière son regard... Il est donc accessible aux hommes.

Salut à toi, dieu unique
qui s'est fait en millions.
Sa longueur, sa largeur sont sans limite
Puissance toujours prête,
Qui se créa elle-même².

Alors que le monothéisme établit une distinction radicale entre Dieu et ses créatures, le panthéisme identifie Dieu au monde.

¹ Tout particulièrement à travers les hymnes en l'honneur d'*Amon-Rê*, annotés sur le papyrus de Leyde I, 350. Ce papyrus se trouve au musée de Leyde (Hollande).

² *Ibid.*

À la recherche d'un dieu protecteur

Dans le chapitre 5.1 *Voir et parler à son dieu*, nous avons noté que les plus anciens témoignages de la piété populaire remontaient, pour l'instant, au Nouvel-Empire. Ayant reçu de leurs prêtres l'assurance que leurs dieux étaient réellement présents dans les statues et les images qui les représentaient, les fidèles pouvaient s'adresser à eux en toute confiance, car ils avaient des oreilles pour entendre et une bouche (oracles) pour répondre à leurs prières.

À l'époque de Ramsès II, ce besoin d'entrer dans une relation toujours plus intime avec le divin se fit encore plus pressant.

Ce dieu caché, s'il était immanent au monde, s'il investissait toute réalité visible, l'homme pouvait non seulement le trouver dans ses statues et ses images, mais aussi partout dans la Nature et surtout au plus profond de son cœur. Dieu, présent à l'intérieur même de l'homme, voilà une découverte que firent les Égyptiens deux mille ans après les rishis hindous. Une expression qui témoigne de cette conviction apparaît dans les hymnes de l'époque : « *placer dieu dans son cœur* ».

Tu es un dieu que l'on peut invoquer,
au cœur plein d'amitié pour les hommes.
Quelle joie pour celui qui t'a placé dans son cœur !
Malheur à celui qui s'en prend à toi !
Car ta colère est si puissante,
Car tes plans sont si efficaces,
Car ta grâce parvient si rapidement³.

Mais ce dieu ne se révèle qu'à celui qui sait faire silence. Les ermites hindous, nous l'avons vu, connaissaient déjà cette condition pour entrer en contact avec le divin présent au plus profond de leur être intime. À leur tour, les sages égyptiens la découvraient.

O Thot, toi, doux puits
pour un homme assoiffé dans le désert !
Il est fermé à celui qui parle,
Il est ouvert à celui qui reste silencieux.
Vient le silencieux, il trouvera le puits,
Vient celui qui est chaud [actif],
Tu resteras [caché]⁴.

Certains de ces « silencieux » décidèrent alors de consacrer chaque jour, chaque heure de leur vie à Celui qui vivait présent dans leur cœur, convaincu qu'il était leur plus sûr protecteur. Jusqu'alors, le pharaon était censé protéger chacun de ses sujets de l'injustice. Or, devant la corruption généralisée qui rongait l'empire, même au temps du grand Ramsès II, ces derniers trouvèrent plus sages de s'en remettre à *Amon-Rê*, le défenseur du pauvre, comme le décrit un hymne de cette époque.

Amon-Rê, le vizir du pauvre.
Il ne reçoit pas la gratification du coupable ;
Il ne dit pas : « Apporte une pièce à conviction ! ».
Il ne prête pas attention aux pressions.
(...)
Amon-Rê, celui qui se porte au secours du pauvre quand il est dans la détresse.
Il fait que le tribunal soit unanime quand il fait droit au pauvre.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

Le pauvre devient justifié, alors que celui qui avait apporté une gratification est mis en échec⁵.

Mais si certains Égyptiens prirent conscience que Dieu était Un, ils n'en conservèrent pas moins leur panthéon, convaincus qu'ils pouvaient le rencontrer à travers ses multiples manifestations. Quelques-uns allèrent même jusqu'à abandonner ce monde malade de ses injustices pour se retirer dans le temple du dieu qui leur parlait le plus au cœur. Nous avons l'exemple d'un Thébain, surnommé Kyky, chef des scribes du compte du bétail de la déesse *Mout*, la parèdre d'*Amon-Rê*, manifestation de l'amour maternel de Dieu qui, telle une lionne ou un vautour, sort ses griffes acérées pour défendre ses petits. Estimant que les institutions étaient perverses, qu'il ne pouvait rien attendre de la justice des hommes, il se mit sous sa totale protection en donnant tous ses biens à son temple et en s'y installant pour le restant de ses jours.

Voyez, je lui donne tous mes biens et mes acquêts, car je sais qu'elle est utile pour l'avoir observée, qu'elle est efficace, elle seule. Elle a supprimé pour moi l'angoisse, elle m'a protégé au moment difficile ; elle est venue précédée du souffle doux quand j'ai prononcé son nom...

J'ai disposé de mes biens en faveur de sa puissance, en échange du souffle de vie. Aucun de mes familiers n'y aura part⁶.

Ce recours constant aux dieux se remarque jusque dans la politique. Le règne de Ramsès II fut, en apparence, le plus glorieux de toute l'histoire de l'Égypte. Ses nombreux monuments et ses inscriptions proclamaient à l'envi que tout allait pour le mieux dans son royaume. Or la documentation rassemblée par les égyptologues donne une photographie plus contrastée de ce règne. Une série d'« affaires », de scandales provoqua chez les Égyptiens une méfiance grandissante envers toute autorité, si bien que le pharaon, autorité suprême s'il en était, commença à ne plus être obéi en raison de son pouvoir personnel, mais parce qu'*Amon-Rê* l'ordonnait. Les pharaons perdirent leur statut de porte-parole pour celui d'exécutants des ordres d'*Amon-Rê*. Désormais ils durent consulter l'oracle avant de décider quoi que ce soit, s'ils entendaient être obéis.

S'ils obéissaient à ses ordres, la victoire sur leurs ennemis leur était assurée. Dans le cas contraire, *Amon-Rê* leur retirait son soutien. C'est l'interprétation qu'en donna le rédacteur égyptien dans son récit de la victoire du pharaon Mineptah (~1213 - ~1203), le fils de Ramsès II, sur les Peuples de la mer venus menacer son pays. C'est parce qu'il avait obéi aux dieux qu'il l'avait emporté. C'est le même discours que ne cesseront de tenir les prophètes hébreux aux rois d'Israël et de Juda. Mais cette obligation de passer par l'oracle délivré par les prêtres dénote aussi la puissance grandissante du clergé qui parvint ainsi à subordonner le pouvoir royal à son propre pouvoir.

Les documents du règne de Ramsès II nous apprennent encore que des fonctionnaires corrompus ne se gênaient pas de voler le salaire en nature des ouvriers de la nécropole royale. Des grèves s'en suivirent. Ils nous apprennent aussi que d'autres volaient au petit peuple le peu de nourriture qu'il avait. Celui-ci se mit alors à piller les tombes royales. Rien ne l'arrêta : ni les enquêtes, ni les procès, ni les châtiments pour enrayer ces vols et ces déprédations. Contre un peuple affamé le pouvoir royal se montra impuissant. Aussi les Égyptiens firent-ils de moins en moins confiance à ce pouvoir décadent, incapable de s'imposer. Il n'est donc pas étonnant qu'ils cherchèrent de plus en plus la protection de leurs dieux et cherchèrent auprès des cultes à mystères l'assurance que leur vie dans l'Au-delà serait meilleure que celle qu'ils subissaient.

⁵ Cités par Vernus Pascal, *Les Égyptiens face à l'idéologie royale*, in *Le Monde de la Bible*, Hors-série automne 2006, p. 28.

⁶ *Ibid.*, p. 28.

Entre ~1080 et ~664, l'Égypte connut une nouvelle période de troubles que les historiens appellent Troisième Période intermédiaire où l'on voit même, durant quelques années, les grands-prêtres d'Amon prendre le pouvoir à Thèbes, pendant que les souverains légitimes tentaient de défendre le peu de pouvoir qui leur restait depuis Tanis, dans le Delta.

L'une des causes de cet abâtardissement doit être cherchée dans l'enrichissement considérable du sacerdoce d'Amon. Les valeurs matérielles, or, métaux précieux ou rares, mobilier, esclaves et surtout immenses domaines fonciers, préoccupèrent finalement le clergé au point de lui faire perdre le sens de ses responsabilités spirituelles. Le niveau moral personnel des prêtres baissa, et le premier prophète d'Amon s'empara en fait du pouvoir politique pour devenir maître des biens de l'État, avant même de prendre officiellement la titulature royale au temps d'Hérihor et de Pinedjem⁷.

Puis, entre ~664 et ~323, durant la Basse-Époque, l'Égypte fut le plus souvent gouvernée par des rois étrangers, libyens, assyriens et perses... avant d'être conquise par Alexandre le Grand. Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets. Dieu devient l'ultime recours du pauvre lorsque celui-ci est persécuté par les puissants, les riches. La religion devient l'ultime refuge des victimes du pouvoir lorsqu'il se fait oppresseur...

Et quand le pouvoir officiel spirituel se pervertit dans le matériel, il perd toute crédibilité et les croyants se détournent de lui pour se confectionner leur propre religion personnelle ou rejoignent d'autres « églises » pour entendre un message divin qui leur donne des raisons de vivre et d'espérer.

Nos guides

- Desroches-Noblecourt Christiane, *Ramsès II. La véritable histoire*, Paris, Éd. Pygmalion, 1996.
- *Ramsès II*, in *Le Monde de la Bible*, Hors-série, automne 2006.
- Vernus Pascal, *Affaires et scandales sous les Ramsès*, Paris, Éd. J'ai lu, 2001.

⁷ Grands-prêtres sous la XXI^e dynastie (~1080 - ~956). Bernand André, « Des origines à l'Islam », in *L'Égypte ancienne*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1999, p. 74.

5.8

~1200

Canaan

Entrée dans l'Histoire de l'ancien peuple d'Israël

Dans l'histoire d'*Homo religiosus*, l'ancien peuple d'Israël joue un rôle capital dans le sens où il fut le premier peuple à s'afficher clairement et sans aucune ambiguïté monothéiste. Sa religion donna naissance au début de notre ère au monothéisme trinitaire chrétien, et, à partir du VII^e siècle de notre ère, au monothéisme radical musulman.

Quand ce peuple a-t-il fait son entrée sur la scène de l'Histoire ? Telle est la question qui divise aujourd'hui historiens, biblistes, archéologues du Moyen-Orient. Pour les uns, il aurait fait ses premiers pas au XVIII^e siècle avant notre ère déjà, pour les autres à la fin du XIII^e siècle seulement.

Les origines du peuple israélite selon la Bible

Abraham, l'ancêtre originel

La Bible¹ appelle hébreu l'ancien peuple israélite durant les premiers siècles de son existence. Ce terme pourrait signifier les « errants », « ceux qui passent ». Elle lui donne pour fondateur Abraham, un chef de clan mésopotamien, originaire d'Our, qui aurait vécu vers 1800 avant notre ère. Son histoire est celle d'une alliance qu'un dieu, *Yahvé* (YHWH²) conclut avec lui à l'époque où il faisait pâturer ses troupeaux du côté de Harân (sud de la Turquie, proche de la frontière syrienne).

Yahvé lui fit deux promesses :

- Il aurait une nombreuse descendance, bien qu'il fût presque centenaire et que sa femme Sarah était stérile.
- Il donnerait une terre au peuple qui naîtrait de lui.

En retour, Abraham, qui était polythéiste, devait le reconnaître, lui, *Yahvé*, comme son seul et unique dieu et lui accorder une confiance totale, absolue, aveugle même. Abraham acquiesça. Et cet acquiescement lui valut d'être reconnu par les juifs, les chrétiens et les musulmans comme le père des croyants.

¹ La Bible juive comprend 39 livres. Les diverses confessions chrétiennes catholique romaine, orthodoxe et protestantes appellent Ancien Testament la Bible juive à laquelle les catholiques romains ajoutent six livres que les juifs et les protestants considèrent comme apocryphes. Elles appellent Nouveau Testament les 27 livres qui relatent la vie et l'enseignement du Christ ainsi que la vie des premières communautés chrétiennes.

² Ce tétragramme YHWH est le nom propre de Dieu dans la Bible. Sa traduction la plus littérale est « Je suis qui je suis » ou « Je serai : je suis ». Les juifs s'interdisent de prononcer ce nom depuis le III^e siècle avant notre ère si l'on en croit leur tradition. On ne sait quelle est la prononciation exacte de ce tétragramme, l'alphabet hébraïque ignorant les voyelles. Pour désigner Dieu, les juifs utilisent le nom d'Adonaï (Mon Seigneur) ou de Hachem (le Nom). Les chrétiens utilisent plus fréquemment le nom de Seigneur, d'Éternel ou de Yahvé (Youd, Hé, Wav, Hé), prononciation qui viendrait des juifs samaritains. Quant au terme de Jéhovah pour désigner Dieu et utiliser aujourd'hui par les Témoins de Jéhovah, il provient de la combinaison du tétragramme et des voyelles E d'Elohim et O et A d'Adonaï que les massorètes, copistes de la Bible, entre le VII^e et le X^e siècle de notre ère, notaient sous ce tétragramme. C'est le moine dominicain espagnol Raymundus Martini qui, en 1270, utilisa, pour la première fois, le terme de Jéhovah. Les juifs n'ont jamais utilisé ce terme pour désigner Dieu.

188 *Yahvé* remplit ses deux promesses en lui accordant un fils, Isaac, et en lui donnant le pays de Canaan (Palestine) en héritage dans lequel il partit s'installer.

Isaac engendra Esaü et Jacob. Après avoir éprouvé ce cadet, une nuit durant, dans un combat singulier, *Yahvé* lui donna le nom d'Israël et le choisit pour être le véritable fondateur de son peuple en lui donnant douze fils qui devinrent les ancêtres de douze tribus, lesquelles formèrent le peuple de *Yahvé*.

L'Exode, vers 1250

Vers 1600, la région de Canaan connaissant une famine, le peuple hébreu se réfugia en Égypte où, après un certain nombre d'années, il fut réduit en esclavage. Durant cet exil de quelque 400 ans, il oublia quelque peu son dieu en adorant les dieux égyptiens. Vers 1250, *Yahvé* suscita alors Moïse³ avec mission de le sortir d'Égypte et de le conduire dans le désert, au Sinaï. Là, *Yahvé* renouvela sa promesse. Il allait ramener son peuple au pays de Canaan. En retour, celui-ci devait s'engager solennellement à renoncer à tout autre dieu, à le reconnaître, lui, *Yahvé*, pour seul et unique Dieu et à vivre selon sa Volonté qu'il lui communiqua sous la forme d'un Décalogue⁴. Le peuple jura de respecter les termes de cette alliance.

La conquête du pays de Canaan, vers 1200

Mais une fois de plus, celui-ci ne tint pas sa promesse. Il continua d'adorer d'autres dieux. *Yahvé* respecta cependant sa parole. Il lui livra le pays de Canaan en le faisant gagner toutes les batailles contre ses habitants. Les trompettes des Hébreux faisant s'écrouler les murailles de Jéricho sont un des épisodes les plus célèbres de cette reconquête. Maître du pays, ce peuple prit alors le nom d'Israël en référence à Israël, le patriarche, le fils d'Isaac, le petit-fils d'Abraham et se partagea le pays.

L'apogée avec David et Salomon, de ~1025 à 931

Environ deux siècles plus tard, à la suite de la menace que les Philistins, des voisins fort puissants, faisaient peser sur lui, le peuple d'Israël se dota d'un gouvernement centralisé, dirigé par des rois dont le premier fut Saül, auquel succédèrent les célèbres rois David, le vainqueur du géant Goliath, et Salomon, le constructeur du temple de Jérusalem. C'est sous leurs règnes bénis par *Yahvé* que le peuple d'Israël connut son apogée.

L'éclatement du royaume, 931

Mais à la mort de Salomon, une mésentente éclata au sein de son élite politique au sujet des impôts que les douze tribus devaient payer à son successeur, Jéroboam I^{er}. Neuf d'entre elles⁵, situées au sud du pays, refusèrent leur augmentation et firent sécession. Elles fondèrent le royaume d'Israël, avec pour première capitale Sichem. Celle-ci fut rapidement remplacée par la ville de Tirça, puis par celle de Samarie. Les trois autres tribus, situées au nord : Juda, Siméon et Benjamin fondèrent le royaume de Juda, avec pour capitale Jérusalem.

³ Hébreu qui, à sa naissance échappa à l'épée des soldats égyptiens chargés par le Pharaon de tuer tous les nouveaux-nés mâles juifs. Confié au Nil par sa mère qui l'avait couché dans une corbeille en papyrus, il fut recueilli par la fille du pharaon qui l'éleva à la cour. Il fuit son pays après avoir tué un Égyptien qui avait maltraité un Hébreu. Il se réfugia dans le désert où YHWH lui ordonna d'aller délivrer son peuple.

⁴ Le Décalogue résume en dix commandements les devoirs du croyant vis-à-vis de son dieu et de son peuple.

⁵ Il s'agit des tribus suivantes : Ruben, Dan, Nephtali, Gad, Aser, Issacar, Zabulon, Ephraïm et Manassé. Les descendants de Levi n'ont pas reçu de territoire, ayant été choisis comme prêtres.

La Bible, Parole de Dieu

Pendant des siècles, l'authenticité de cette extraordinaire épopée ne fut jamais mise en doute. « La Bible disait vrai » non seulement sur le plan religieux, mais encore sur le plan historique. Elle était donc lue au pied de la lettre.

Pendant des siècles, aux yeux des lecteurs, l'inspiration divine et la véracité historique de la Bible ne faisaient pas l'ombre d'un doute : Dieu en personne avait dicté les Écritures à un certain nombre de sages, de prophètes et de grands prêtres israélites.

Pour les autorités religieuses au pouvoir, qu'elles fussent juives ou chrétiennes, Moïse était l'auteur du Pentateuque : selon le Deutéronome, le prophète l'avait écrit de sa propre main peu de temps avant sa mort sur le mont Nébo.

Les livres de Josué, des Juges et de Samuel étaient des archives sacrées recueillies et conservées par le vénérable prophète Samuel au sanctuaire de Silo ; quant aux livres des Rois, ils étaient dus à la plume du prophète Jérémie. Dans la même veine, David était l'auteur des Psaumes, et Salomon celui des Proverbes et du Cantique des cantiques⁶.

La lecture littérale de la Bible commence cependant à faire problème

Mais du XVI^e siècle à nos jours, les formidables progrès de la connaissance des genres littéraires anciens et leur application à l'étude de la Bible, la mise à disposition de la communauté scientifique d'un nombre toujours plus élevé de textes extrabibliques : égyptiens, assyriens, babyloniens..., une vision de plus en plus affinée de l'histoire du Proche-Orient, des découvertes archéologiques toujours plus nombreuses, bref, tous ces formidables développements susciterent et continuent de susciter aujourd'hui des interrogations nombreuses sur la véracité historique de cette épopée au sein de la communauté scientifique qui a fait de la Bible son pré carré.

Cette histoire, est-elle une fiction littéraire ou est-elle véridique d'un bout à l'autre ?

Cette histoire a-t-elle été « habillée » en tout ou partie pour mieux faire ressortir le message monothéiste qu'elle veut délivrer ou ce message est-il délivré à travers une histoire qui s'est déroulée selon le scénario biblique ?

Une fiction littéraire ?

Ceux⁷ qui affirment que cette histoire est en grande partie une fiction littéraire se basent avant tout sur les fouilles archéologiques récentes menées en Israël et au Proche-Orient. Ces fouilles n'ont décelé aucune trace des Israélites avant la fin du XIII^e siècle et elles ont infirmé celles que les anciennes fouilles prétendaient avoir trouvées avant cette date.

Abraham et sa famille, vers 1800

Quand nous examinons les généalogies des patriarches, et celles des nombreux peuples issus de leurs amours, mariages et échanges familiaux, on s'aperçoit que l'ensemble forme une carte humaine haute en couleur de l'ancien Proche-Orient, dessinée indubitablement à partir de la perspective des royaumes d'Israël et de Juda au cours des VIII^e et VII^e siècles avant J. C. Ces histoires nous offrent un commentaire très précis des affaires politiques de la région aux époques assyrienne et néo-babylonienne. Non seulement il est possible de dater de cette époque la plupart des termes ethniques et des noms de lieux, mais leur représentation s'accorde

⁶ Finkelstein Israël, Silberman Neil Asher, *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Paris, Éd. Bayard, 2002, p. 22.

⁷ Cf. *Ibid.* et Dever William G., *Aux origines d'Israël. Quand la Bible dit vrai*, Paris, Éd. Bayard, 2005.

parfaitement avec ce que nous savons par ailleurs des relations que les peuples et les royaumes voisins entretenaient avec Juda et Israël⁸.

Ainsi, d'après ces tenants de la fiction littéraire, l'épopée d'Abraham serait truffée de toute une série d'anachronismes qui appartiennent en réalité à l'histoire proche-orientale des VIII^e et VII^e siècles et non à celle du XVIII^e siècle.

Deux exemples :

L'histoire d'Abraham est pleine de chameaux que l'on vend, achète, offre, reçoit... Or l'archéologie a établi que ces vaisseaux du désert ne furent introduits en Mésopotamie qu'entre 1200 et 1000. Et ce n'est qu'au IV^e siècle avant notre ère qu'ils furent introduits en Palestine et en Égypte par des marchands arabes⁹. Abraham ne pouvait donc être l'heureux propriétaire de chameaux.

La gomme adragante, la résine de pistache et le ladanum que transportait la caravane qui emmena Joseph, le fils de Jacob, en esclavage en Égypte (Gn 37 : 25), sont des produits qui étaient vendus par les marchands arabes aux VIII^e et VII^e siècles, sous le contrôle de l'Assyrie.

Moïse et l'Exode, vers 1250

Il en va de même pour Moïse et l'Exode. Cette fuite de l'Égypte et ce séjour de 40 ans dans le désert du Sinaï ne cadrent ni avec ce que l'on sait de l'histoire de l'Égypte ni avec les fouilles menées dans ce désert.

Un exemple : la Bible affirme que les Hébreux furent environ 600 000, sans compter les femmes et les enfants (Ex 12 : 37), à fuir l'Égypte et à errer dans le désert du Sinaï durant 40 ans. La fuite d'une telle masse n'a laissé aucune trace dans les Annales égyptiennes dans lesquelles Moïse y est un parfait inconnu. De même, malgré d'intenses recherches, le désert du Sinaï n'a restitué aucun vestige qu'une telle concentration de personnes n'aurait manqué de laisser durant un séjour aussi long.

Pour les partisans de cette thèse, cette fiction fut rédigée à la fin du VII^e siècle avant notre ère, certes à partir d'écrits ou de traditions orales, on ne le sait, plus anciens mais qui ont été « magnifiés ». Elle avait pour but de soutenir le moral du peuple et de son roi Josias menacés par le pharaon Néko II qui cherchait à mettre la main sur le couloir syro-palestinien. Avec Moïse, *Yahvé* avait délivré les Hébreux du joug égyptien, avec Josias, un roi juste et qui lui était fidèle, il n'allait pas permettre que son peuple retombât sous ce même joug. La rencontre eut lieu en 609, à Meggido. Malheureusement pour les Israélites, non seulement Josias fut défait, mais il fut encore tué au combat.

La conquête du Pays de Canaan, vers 1200

La plus ancienne mention connue à ce jour du peuple hébreu, appelé dès lors Israël, est la stèle que fit graver le pharaon égyptien Merneptah (~1224 - ~1204) et qui confirme que ce peuple se trouvait bien à cette époque dans le pays de Canaan. Elle apparaît dans la liste des peuples vaincus par ce pharaon lors d'une campagne militaire en Pays de Canaan :

Israël est dévasté, sa semence n'est plus...

⁸ Finkelstein, op. cit. p. 53.

⁹ Cf. Guay Michel : *Les Premières Civilisations : Les Origines de l'Homme - La Préhistoire - Le Proche-Orient ancien*, Montréal, Éd. VLB, 1990. t. I, p. 185 et ss.

Les fouilles archéologiques menées de façon systématique et sur une grande échelle en Israël, depuis 1967, par des archéologues israéliens confirment la présence des Israélites à cette époque, c'est-à-dire fin du XIII^e et début du XII^e siècle avant notre ère. Pas avant.

Les hypothèses actuelles

Si, aujourd'hui, tous les spécialistes de l'ancien peuple d'Israël s'accordent pour affirmer que ces Hébreux n'apparaissent plus comme des conquérants donnant l'assaut aux villes cananéennes et les faisant tomber une à une, des divergences subsistent encore sur leur origine.

Selon les uns¹⁰, ils étaient des nomades vivant dans les déserts de la région, en train de se sédentariser loin des cités cananéennes, dans les hautes terres des monts de Judée et des montagnes de Samarie dépeuplées depuis au moins quatre siècles. D'où venaient-ils ? Leurs ancêtres étaient-ils venus de la Mésopotamie avec Abraham et (ou) de l'Égypte avec Moïse, comme le raconte la Bible ?

Selon un des spécialistes reconnus de la tradition biblique, André Lemaire¹¹, le peuple d'Israël serait né de la fusion de trois groupes :

- celui des Apiru, groupe composé de marginaux fuyant l'exploitation économique des propriétaires cananéens, d'anciens esclaves, d'anciens serviteurs qui écumaient les marges du désert proches de la région de Canaan ;
- d'une tribu originaire d'Aram (centre de la Syrie), celle des Benê (fils de) Jacob et dont les traditions donnèrent naissance à l'épopée d'Abraham ;
- d'un groupe ayant fui l'esclavage en Égypte et qui se serait réfugié dans le désert du Sinaï, au pays de Madian. Là, leur chef Moïse aurait reçu la révélation de *Yahvé*. À ce clan se seraient adjoints d'autres clans qui, sous la direction de leur chef Josué, se seraient installés dans le pays de Canaan.

Ces épopées d'Abraham, de Moïse et de Josué auraient donc un fonds historique qui aurait été amplifié, magnifié par la suite.

Selon d'autres encore¹², ces proto-Israélites ne seraient rien d'autre que des indigènes, des paysans cananéens fuyant l'exploitation d'une aristocratie foncière corrompue. Ils seraient partis coloniser les zones frontalières où ils auraient créé une nouvelle société plus égalitaire, fondée sur la famille et non plus structurée par un appareil étatique oppresseur. Se serait intégrée à ce noyau de paysans toute une série de laissés-pour-compte séduits par cet égalitarisme : les Apiru et des pasteurs nomades locaux... Parmi eux se seraient trouvés peut-être les Shosou qui faisaient paître leurs troupeaux dans la région¹³ et dont un texte égyptien du XIII^e siècle atteste qu'ils avaient pour dieu *Yahvé*.

Aucun témoignage archéologique ne permet de dire quoi que ce soit sur leur religion, à l'exception d'ossements qu'on a retrouvés en grande quantité sur les sites cananéens, mais pas sur les sites occupés par ces Proto-Israélites. Ces derniers, (sur la pression des Shosou ?), n'auraient pas consommé de viande de porc, animal grand consommateur d'eau et donc pas du

¹⁰ Cf. Finkelstein Israël, op. cit., p. 53.

¹¹ André Lemaire est titulaire de la chaire de philologie et épigraphie hébraïques et araméenne à l'École Pratique des Hautes Études, à Paris.

¹² Cf. Dever William, op. cit., pp. 185-209.

¹³ *Ibid.*, p. 143.

tout adapté au nomadisme. Au X^e siècle, ces Proto-Israélites auraient fondé un petit royaume semblable à ceux de la région.

David et Salomon, de ~1025 - 931

Les recherches les plus récentes menées pour découvrir des vestiges de ces deux rois et de leur royaume ont donné une image quelque peu différente de celle de la Bible.

La découverte, en 1993, sur le site biblique de Tel Dan, d'un fragment d'un récit d'une guerre menée, en 835, par le roi de Damas Hazaël contre le peuple d'Israël, confirme certes l'existence du roi David et de ses successeurs. Mais leur royaume et leur capitale Jérusalem n'avaient ni l'importance ni la splendeur que leur accorde la Bible. Les archéologues, en effet, ne découvrirent que deux cent cinquante petits villages qui, aux alentours de l'an 1000, devaient abriter une population d'environ 45 000 habitants et Jérusalem n'était, elle, qu'une petite cité. Leurs habitants étaient des fermiers et des éleveurs vivant en autarcie. Aucun vestige ne permit à ces chercheurs de dire quoi que ce soit sur leur religion.

L'heure de gloire ~884 - ~842

En revanche, les fouilles révèlent que le peuple israélite connut une heure de gloire au IX^e siècle. Entre 884 et 842, le royaume d'Israël, sous le règne des Omrides, acquit une certaine puissance militaire et politique¹⁴. Ce n'est qu'à partir de cette époque que le récit de la Bible est confirmé dans ses grandes lignes par les témoignages écrits et archéologiques provenant tant de l'intérieur que de l'extérieur des territoires occupés par ces premiers Israélites.

Tels sont, très fortement résumés, quelques-uns des arguments avancés par les partisans qui considèrent ces premiers épisodes de l'histoire des Hébreux/Israélites, tels que la Bible les rapporte comme une fiction littéraire (en tout ou partie).

Une histoire réelle ?

Fiction qui fait évidemment bondir tous les partisans de son historicité. Et certains n'hésitent pas à traiter de révisionnistes ceux qui la mettent en doute. Ainsi le rabbin David Litchman, dans un article intitulé *Archéologie et Bible*, publié sur le site LamÉd.fr, le 30 juin 2003.

La doctrine des révisionnistes n'est pas nouvelle, mais on essaie de l'articuler dans ses moindres détails et l'on finit tout simplement par divaguer. Il n'y a rien de plus lamentable qu'une Vérité Biblique lorsqu'elle est livrée à des profanes ! L'une des critiques les plus acerbes consiste à nous dire que la Bible a été rédigée bien plus tard que les événements qu'elle relate (plus de 1000 ans après l'Exode) ; pour les révisionnistes un tel laps de temps rend impossible la relation minutieuse des événements et des Traditions, ce qui conduit (pour eux) à un récit anachronique. C'est comme si l'on regardait un film des années 50 où les acteurs portent des montres digitales car les scénaristes n'auraient pas fait correctement leur travail¹⁵.

Et, puisant à leur tour dans l'énorme masse des documents écrits et des vestiges archéologiques, ils réfutent un à un les arguments de leurs adversaires.

¹⁴ Cf. Maldamé Jean-Michel, *La Bible à l'épreuve de la science, la question de l'archéologie*, 2004, in www.biblio.domuni.org/articlesbible/biblescience/biblescience-01.htm.

¹⁵ Rabbin David Litchman, dans son site Internet « Archéologie et Bible par le rabbin Lichtmann ».

État actuel de la question

Cette polémique n'est pas près de cesser, chaque camp continuant à contester les affirmations de l'autre camp. Cependant, concernant l'origine et l'histoire du peuple israélite, une hypothèse et un scénario sont en train de rallier une majorité de chercheurs.

Le peuple israélite serait issu de l'union de trois groupes :

- d'agriculteurs des plaines cananéennes qui, entre la fin du XIII^e et le début du XII^e siècle avant notre ère, n'ayant plus supporté d'être exploités par une aristocratie corrompue, se seraient réfugiés dans les hautes terres des monts de Judée et de Samarie, inoccupées à cette époque ;
- de hors-la-loi, de marginaux et d'esclaves... ayant fui l'Égypte et qui avaient cherché leur salut dans le désert du Sinaï. Les Égyptiens les appelaient « Apiru ».
- de pasteurs nomadisant avec leurs chèvres et leurs moutons aux marges du désert syrien. Les Égyptiens les appelaient « Shosou ». Et, selon leurs témoignages, leur dieu portait le nom de *Yahvé*.

Tous ces exclus se seraient unis pour vivre libres et indépendants et fonder une société égalitaire.

Les paysans cananéens apportaient leurs techniques agricoles et leurs divinités, les « Apiru » leurs bras et leur nom aurait donné naissance au terme « Hébreu ». Les « Shosou » auraient apporté leurs traditions, leur histoire et leur dieu *Yahvé* qui devint le dieu principal de ce nouveau peuple.

Les transhumances de ces semi-nomades entre la Mésopotamie et l'Égypte auraient servi de toile de fonds à l'épopée d'Abraham. Celle-ci aurait pu être composée par les prêtres de *Yahvé* dans les siècles suivants en poursuivant un triple but :

- Faire remonter l'origine de leur peuple à un personnage mythique, Abraham, qui lui-même descendrait du premier homme Adam. Cette manière de faire était courante, durant l'Antiquité, chez les peuples voulant affirmer l'ancienneté et la grandeur de leurs origines.
- Délivrer un message religieux : *Yahvé* est le seul dieu du peuple israélite.
- Délivrer un message politique : *Yahvé* lui a donné en possession le pays de Canaan.

La fuite d'Égypte des « Apiru » aurait donné naissance à l'épopée de l'Exode sous la direction de Moïse. Elle aussi contient un double message.

- Un message religieux : *Yahvé* délivre son peuple de toute oppression, lorsque celui-ci lui est fidèle, suit ses commandements et n'adresse de culte qu'à lui seul.
- Un message politique, comme nous l'avons noté plus haut : l'Égypte ne pourra soumettre le peuple d'Israël.

Ces deux épopées ne sont donc pas de pures fictions littéraires. Elles ont sûrement un fonds historique, mais, pour l'heure, il est impossible de bien le cerner.

La reconquête de Canaan

Ce peuple hébreu réussit, entre le XII^e et le X^e siècle, à grandir, à créer une confédération tribale et à se doter d'un territoire au détriment de ses voisins. Mais l'émergence de ce nouvel État ne s'est pas déroulée sur le mode d'une conquête du pays de Canaan et d'un génocide des peuples qui l'habitaient, comme le raconte la Bible. L'archéologie ne trouve aucune trace d'un pays à feu et à sang, à cette époque. Cette épopée a, elle aussi, pour but de délivrer un message religieux : *Yahvé* est aux côtés de son peuple quand celui-ci lui est fidèle. Il le livre à ses ennemis quand il rend un culte aux dieux cananéens. Son message politique est aussi clair. Canaan appartient au peuple hébreu.

David et Salomon

L'analyse serrée du niveau le plus ancien de la rédaction des livres de Samuel et des livres des Rois pousse tous les chercheurs à admettre l'existence historique des rois David et Salomon. Certes leur royaume n'avait pas la splendeur et la puissance telles que le prétend la Bible, mais il n'était pas non plus une puissance insignifiante et Jérusalem n'était pas qu'un gros village, comme certains archéologues l'affirment. Leur royaume était tout de même une puissance locale avec laquelle il fallait compter. Le roi David avait réussi à battre le grand roi araméen de Zobah Hadadézer et à lui imposer un tribut.

Quant au roi Salomon, il donna à son royaume une quarantaine d'années de paix et de prospérité et une certaine aura à Jérusalem en y construisant un temple. Mais il est vrai qu'en politique étrangère il subit trois gros échecs : il dut accepter de vivre dans l'orbite de l'Égypte qui avait établi dans la région une sorte de « Pax aegyptica » ; il perdit le contrôle du royaume araméen de Damas et, par conséquent le tribut que celui-ci devait lui verser ; et enfin pour renflouer les caisses de l'État, il dut vendre au roi de Tyr une partie de son royaume, le pays de Caboul (Asher), avec sa riche plaine d'Akko¹⁶.

C'est à partir du IX^e siècle que les informations historiques données par la Bible commencent vraiment à concorder avec celles de l'histoire des voisins du peuple d'Israël.

Samarie, la capitale du royaume d'Israël, fut détruite en 722 par les Assyriens et le royaume annexé à leur empire.

En 587, le roi babylonien Nabuchodonosor s'empara du second royaume, le royaume de Juda. Il détruisit sa capitale Jérusalem, brûla son Temple et déporta une partie de sa population à Babylone.

En 537, le nouveau maître du Proche-Orient, le Perse Cyrus, autorisa les Israélites à regagner la Palestine. C'est à ce moment-là qu'ils prirent ou reçurent le nom de Juifs ou Judéens du fait que la plupart des exilés qui rentrèrent au pays étaient des membres du royaume de Juda.

La rédaction de la Bible : les acquis

En ce qui concerne la rédaction de la Bible elle-même, la majorité des savants sont d'accord pour affirmer

- que les 39 livres de la Bible juive ont été rédigés ou mis en forme, entre le VIII^e et le II^e siècle avant notre ère. Leur accord va même jusqu'à affirmer que la plupart de ces livres ont été rédigés durant et (ou) après leur retour d'exil en 537.
- que la Bible est le résultat d'une mise en forme, d'une fusion d'œuvres écrites¹⁷ et orales plus anciennes transmises de génération en génération, mais qu'il est impossible à ce jour à dater.
- que l'ancien peuple d'Israël ne fut pas monothéiste dès le début de son histoire, mais qu'il balança constamment entre polythéisme et monolâtrie, à la grande fureur d'une minorité d'inconditionnels de *Yahvé*.
- Ces savants sont toujours d'accord pour dire que le but des rédacteurs finaux de la Bible était d'écrire une histoire religieuse, une histoire sainte, une histoire (réelle ou plus ou moins fictive, selon les camps) servant à illustrer leur nouvelle conception du divin, le monothéisme, issue de leur réflexion sur les causes de ces deux catastrophes nationales que fut la chute de leurs deux royaumes.

¹⁶ Lemaire André, *Salomon, la Bible et l'Histoire* in *Le Monde de la Bible*, n° 163, janvier – février 2005, pp. 19–23

¹⁷ Selon des archéologues israéliens, quelques exemplaires de mots et de noms écrits en proto-cananéen indiqueraient que l'écriture commença d'être adoptée par les Israélites dès la période royale. Selon d'autres, ces témoins seraient plus tardifs. cf. *Le Monde de la Bible*, n° 194, sept.-oct.-nov. 2010, pp. 42-43.

Si les Israélites avaient été finalement vaincus, c'était parce qu'ils n'avaient pas respecté les termes de l'alliance conclue avec Abraham, puis confirmée avec Moïse. *Yahvé* les avait alors punis. Il s'était servi de leurs ennemis assyriens, babyloniens et perses pour leur donner une magistrale leçon.

Cette leçon signifiait en effet que leur double défaite ne leur avait pas été infligée par les dieux de leurs ennemis comme ceux-ci le proclamaient haut et fort, mais par *Yahvé*, et lui seul.

En conséquence, *Yahvé* était le seul et unique maître de tous les peuples, pas seulement des Juifs, mais encore des Assyriens, des Babyloniens, des Perses...

De dieu national ces juifs élevèrent alors *Yahvé* au rang de seul et unique Dieu de l'Univers. C'est seulement à ce moment-là qu'ils devinrent monothéistes.

Cette prise de conscience les amena à transmettre aussi, par le biais de leur histoire, un message politique.

Puisque que ce n'étaient pas les dieux nationaux d'Assyrie, de Babylone et de Perse qui leur avaient infligé cette terrible leçon, mais *Yahvé*, le Fidèle, Celui qui tenait toujours ses promesses, ils tinrent pour certain qu'il leur enverrait, un jour, un nouveau Moïse, un nouveau David pour leur rendre leur liberté et leur honneur perdus.

C'est pour ne pas oublier cette terrible leçon et transmettre ce message d'espoir à leurs descendants que ces juifs, vaincus, soumis à des puissances étrangères, entreprirent un travail de réécriture des diverses narrations de leurs relations houleuses avec *Yahvé*, donnant ainsi à l'humanité un des chefs d'œuvre les plus poignants de la littérature religieuse : la Bible.

Nos guides

- *Atlas du Monde Antique*, Paris, Éd. Solar, 1993.
- Dever William G., *Aux origines d'Israël. Quand la Bible dit vrai*, Paris, Éd. Bayard, 2003.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- *Enquête sur le Dieu unique*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2010.
- Finkelstein Israël – Neil Asher Silberman, *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Paris, Éd. Bayard, 2002.
- Finkelstein Israël – Neil Asher Silberman, *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et Salomon*, Paris, Éd. Bayard, 2002.
- *La Bible*. Nouvelle traduction, Paris, Éd. Bayard, 2001 (1^{ère} éd.).
- Lartigolle Jean, *Préhistoire de la foi chrétienne*, Paris, Éd. du Cerf, 2004.
- Lebeau Richard, *Une Histoire des Hébreux*, Paris, Éd. Tallandier, 1998.
- Lemaire André, *Histoire du peuple hébreu*, Paris, PUF, 2008.
- Potin Jean, *La Bible rendue à l'histoire*, Paris, Éd. Bayard, 2000.
- Soler Jean, *Aux origines du Dieu unique. L'invention du monothéisme*, Paris, Éd. de Fallois, 2002.
- Soler Jean, *La Loi de Moïse*, Paris, Éd. de Fallois, 2003.
- Ainsi que les multiples articles sur la rédaction de la Bible publiés par les revues *Le Monde de la Bible*, *Religions et Histoire*, *Le Monde des religions*.

5.9

~1124 – II^e siècle de notre ère

Mésopotamie

Les dieux ont aussi une histoire et bien qu’immortels, ils ... meurent dès qu’ils n’ont plus d’adorateurs

Sous le règne du roi Nabuchodonosor I (~1124 - ~1103), les prêtres de Babylone⁵⁸ composèrent une épopée à la gloire de leur dieu *Marduk*. Ce poème « Enouma Elish » constitue le point culminant de l’extraordinaire « opération de marketing » qu’ils avaient entreprise depuis un demi-siècle pour propulser leur dieu local au sommet du panthéon et le faire agréer par tous les Mésopotamiens comme le dieu Suprême, le Créateur, leur Protecteur et leur Sauveur.

Si nous nous permettons de parler d’opération de marketing, c’est que ces prêtres cherchaient à détrôner la ville voisine de Nippur⁵⁹ de son titre de ville sainte de toute la Mésopotamie et à le conférer à leur ville avec toutes les retombées économiques qu’une telle promotion pouvait lui faire engranger. Cette opération dépassa toutes leurs espérances. Babylone, comme son étymologie akkadienne l’indique (bab-ilim), devint vraiment « La Porte de Dieu ».

La première mention de cette ville remonte aux environs de 2340 avant notre ère. À cette époque, elle n’était qu’une petite bourgade sans importance religieuse ou politique. Comme toutes les cités, elle s’était choisi un dieu protecteur, un dieu mineur, *Marduk*, un dieu dont aujourd’hui encore les assyriologues ne parviennent pas à déterminer l’origine. Dès lors, ce dieu va partager les heurs et malheurs de sa ville, ses éclipses et ses heures de gloire jusqu’à sa disparition dans les sables du désert, dans le courant du II^e siècle de notre ère. Pour l’historien, la trajectoire de cette ville et de son dieu est une illustration frappante de cette réalité incontournable : les dieux, eux aussi, naissent et meurent avec les civilisations qui les ont imaginés.

~2340

L’histoire de cette ville commence mal, très mal même. Sa première mention se trouve sur une tablette datée des années ~2340 qui nous apprend que Sargon l’Akkadien l’a détruite. Mais elle ne tarda pas à être reconstruite en raison de sa situation géographique intéressante. Riveraine d’un bras secondaire de l’Euphrate, à l’endroit où ce fleuve se rapproche le plus du Tigre, elle permit à ses habitants de créer, entre ces deux fleuves, un vaste réseau de canaux d’irrigation qui leur assura une forte productivité agricole. De plus, située sur une route caravanière et près de deux grandes artères fluviales, elle permit à ses marchands de développer un commerce florissant.

⁵⁸ Babylone est située à 100 km au sud-est de Bagdad, près de la ville moderne de Hillal.

⁵⁹ Nippur, ville voisine de Babylone, située elle aussi au sud-est de Bagdad, à quelque 160 km.

~1894 - ~1595

Les Amorrites, originaires des steppes de l'ouest de la Mésopotamie, s'emparèrent de Babylone et l'élevèrent au rang de capitale de leur royaume, royaume dont un de leurs rois, Hammourabi (~1792-~1750), étendit les limites aux confins de la Mésopotamie. Ce roi bien avisé n'imposa pas ses propres dieux. Il adopta le dieu de sa nouvelle capitale, *Marduk*. Dès lors, l'étoile de ce dieu inconnu commença de monter au firmament des cieux. Car Hammourabi fit plus encore. Devenu roi de toute la Mésopotamie, il éleva *Marduk* au-dessus de tous les dieux des peuples qu'il venait de soumettre. Il fit de lui le Dieu suprême du panthéon mésopotamien.

Dans le préambule de son fameux Code, il le proclame solennellement.

Quand Anu le Sublime, le Roi des dieux, et Enlil, le Seigneur du Ciel et de la Terre, l'Assignateur des Destins du pays, eurent attribué à Marduk, le Premier-né d'Ea, le suprême Pouvoir sur la totalité des peuples, et qu'ils L'eurent fait prévaloir entre les dieux⁶⁰...

Mais le proclamer chef du panthéon était une chose, le faire adopter par tous les sujets de son royaume en était une autre, car, à l'époque, c'était la triade divine *Enlil*, *Ea* et *Enki* de la ville de Nippur qui occupait la première place du panthéon mésopotamien. Et cette ville, avec sa centaine de temples, se prévalait d'être la ville sainte de toute la Mésopotamie. Preuve de son importance religieuse, elle avait réussi à imposer son calendrier à tout le pays. La partie était donc loin d'être gagnée. Vers 1700, c'est toujours cette triade de dieux qui occupe la première place dans le « Poème du Supersage », récit de la Création de l'homme et du Déluge que nous avons déjà présenté⁶¹.

Hammourabi régnait encore à Babylone quand des hordes hittites, hourrites et kassites surgirent des plateaux anatoliens, iraniens et arméniens et mirent à sac les villes et villages de la Mésopotamie du Nord. Ses successeurs ne parvenant pas à contenir la pression de ces peuplades, son royaume se désagrégea très rapidement.

~1595 - ~1154

Ce furent les Hittites qui, les premiers, entrèrent dans Babylone vers 1600. Mais ils se retirèrent aussitôt après l'avoir consciencieusement pillée. Les Kassites l'occupèrent à leur tour en 1595 et ils y régnèrent en maîtres jusqu'en 1154. Eux aussi firent de Babylone une de leurs capitales et adoptèrent *Marduk* comme Dieu suprême. Durant ces quelques siècles de paix et de prospérité, les prêtres de Babylone parvinrent à leurs fins. Ils ravirent à Nippur qui ne jouait plus aucun rôle politique, son titre envié de capitale religieuse. Immédiatement ils remplacèrent la triade divine de Nippur par leur dieu *Marduk* dans les poèmes anciens qu'ils recopièrent.

Un exemple : vers 1700, nous l'avons vu⁶², les prêtres de Nippur avaient écrit un poème, le *Juste souffrant*, racontant les plaintes qu'Urnammu, fondateur de la III^e dynastie d'Ur, adressa, après sa mort, à ses dieux *Ea* et *Enki* qui l'avaient traité injustement. Il avait, semble-t-il, été assassiné. Or dans la nouvelle version de ce récit écrite par les prêtres de Babylone, durant cette période kassite, le Juste adresse ses plaintes à *Marduk*.

⁶⁰ Finet André, *Le Code de Hammurabi*, Paris, Éd. du Cerf, 1983, p. 31, I :1-15.

⁶¹ Cf. ch. 4. 5.

⁶² *Ibid.*

~1235 - ~1218

Ce royaume kassite succomba à son tour vers 1235, sous les coups des Assyriens qui lui disputaient, depuis un siècle déjà, les territoires à l'est du Tigre par lesquels transitaient les caravanes en provenance d'Iran. Babylone fut réduite au rang de cité vassale, mais pour dix-sept petites années seulement. Dix-sept années durant lesquelles la suprématie de *Marduk* fut contestée. Il avait été vaincu par *Assour*. Il dut lui céder son titre de dieu suprême.

~1218 - ~1160

En 1218 déjà, la noblesse babylonienne parvint à se révolter et à reconstituer le royaume de Babylonie. *Marduk* recouvra immédiatement toutes ses prérogatives divines.

~1154 - ~1024

Mais en 1160, nouveau revers pour *Marduk* et sa ville. Les Élamites dont le royaume se situait au nord de la Mésopotamie entraient dans Babylone. Mais pour peu de temps.

Six ans plus tard, en 1154, un roi local, originaire d'Isin, parvint à les chasser, à s'installer sur le trône et à fonder une dynastie appelé la « Seconde dynastie d'Isin⁶³ ». C'est sous Nabuchodonosor I (~1126 - ~1105), quatrième roi de cette dynastie, que les prêtres babyloniens écrivirent en l'honneur de *Marduk*, un poème épique qui connut un succès extraordinaire dans toute la Mésopotamie durant pratiquement un millénaire. Les archéologues en ont découvert à ce jour une soixantaine d'exemplaires fidèlement recopiés. Ce poème sera encore résumé en 480 de notre ère par le philosophe athénien néo-platonicien Damascius. Ce chef d'œuvre affermit définitivement la position de *Marduk* à la tête du panthéon.

Enouma elish

Tels sont les deux premiers mots de cette épopée et par lesquels elle était nommée durant l'Antiquité.

Enouma elish la na bu shamamu **Quand, dans les hauteurs**, le ciel n'avait pas été nommé
Shaplitu ammatum shuma la zakrat Et au-dessous, la Terre ferme, la Terre ne portait aucun nom...

Ce poème de onze cents vers gravés sur sept tablettes et rédigé en langue akkadienne fut découvert en 1848, par l'assyriologue franco-anglais Henry Layard dans les ruines de la bibliothèque d'Assurbanipal (668 - 627) à Ninive. Ces tablettes étant brisées, elles furent reconstituées et déchiffrées, en 1878, par l'assyriologue anglais Georges Smith.

Ce poème témoigne d'abord et une fois de plus de la croyance quasi universelle des Anciens en un Dmiurge Créateur de l'Univers. Chez les Mésopotamiens et chez les Égyptiens dont la survie dépendait de leurs fleuves, ce dmiurge ne pouvait surgir que des Eaux primordiales. À l'origine, dans la lointaine et profonde nuit des temps, « quand, dans les hauteurs, le Ciel n'avait pas été formé et qu'au-dessous, la Terre ferme, la Terre ne portait aucun nom », l'Univers n'était constitué que d'une énorme masse d'eau douce et d'une masse encore plus monstrueuse d'eau salée. Les Mésopotamiens les avaient divinisées. Elles formaient le couple originel : *Apsou*, l'eau douce, « Celui qui existe dès le début », le Père Originel et *Tiamat*, l'eau salée, la « Pucelle de la Vie », la Mère Originelle.

Par trois fois ce couple s'unit et donna naissance à trois générations de dieux de plus en plus parfaits, de plus en plus puissants : *Lahmou*, et *Lahammou*, puis *An shar* et *Ki.shar* et enfin

⁶³ La Première dynastie d'Isin avait régné dans l'empire d'Ur de ~2017 à ~1763.

Anou et *Ea*. Ce dernier-né était le plus fort, le plus intelligent. Les cinq autres, des agités, troublèrent par leurs singeries le sommeil de leurs parents.

Apsou, furieux, décida alors leur destruction. *Tiamat* défendit ses enfants. Son mari tint bon. Mais avant que son père ne mît à exécution son funeste projet, son fils *Ea*, l'Intelligent, le Magicien, parvint à l'endormir grâce à un philtre. Le danger étant écarté, ses frères, qui n'avaient pas retenu la leçon, reprirent de plus belle leur chahut infernal. Cette fois, *Tiamat* en eut assez et reprit le projet de son mari de détruire ses enfants. Une peur mortelle les saisit alors. Aucun d'eux n'osait affronter leur Mère, monstrueux océan d'eau salée. Seul *Ea* ne trembla point. Il leur proposa comme champion son fils *Marduk*, dieu de la cinquième génération, encore plus beau, plus fort, plus puissant, plus intelligent que les dieux des précédentes générations. En retour, ceux-ci devaient lui accorder le pouvoir suprême. Avec grand soulagement, ils acceptèrent. *Marduk* surgit alors des profondeurs de l'espace pour affronter *Tiamat*.

Sa divinité est tout autre,
Il est bien plus sublime,
Il les dépasse en tout !
Ses formes sont inouïes,
Admirables :
Impossible à imaginer,
Insupportables à regarder.
(...)
C'est le plus haut des dieux,
Suréminent par sa stature :
Sa membrure est grandiose...⁶⁴

Tiamat, folle furieuse, se transforma alors en dragon, et s'entourant de toute une armée de monstres conduits par son amant *Kingou*, elle attendit *Marduk*, qui, lui, se fit accompagner de sept Vents. Par deux fois, *Marduk* affronta *Tiamat*. La première fois, il parvint à déchirer son ventre et à éteindre en elle tout souffle de vie. Quant aux monstres qui l'accompagnaient, il les pulvérisa. La seconde fois, il la brisa en deux à la hauteur du cou.

Après sa victoire éclatante, *Marduk* imposa à chaque dieu sa place - le temps des « chahuts » était révolu - et leur imposa une responsabilité précise dans le fonctionnement de l'Univers.

Puis, il fit du crâne de *Tiamat* la Terre et du reste de son corps qu'il réduisit en mille morceaux, il en fit le Ciel en forme de coupole avec ses milliers d'étoiles.

Il établit ensuite les jours et les nuits ainsi que les saisons. Sur Terre, il fixa des limites aux océans. Des orbites de *Tiamat*, il fit jaillir le Tigre et l'Euphrate. Avec ses seins, il façonna les montagnes. Avec les restes de la tête, il creusa les vallées, fit jaillir les rivières, les sources, les puits... Et enfin il créa le monde vivant : d'abord les créatures qui nagent, puis celles qui volent et pour terminer toutes celles qui vivent sur Terre, dont l'Homme qu'il créa avec le sang de *Kingou*, l'amant de *Tiamat*.

Enfin il établit sa demeure terrestre et celle de tous les dieux dans le temple de Babylone.

Je veux me construire un Temple
Qui sera mon habitacle de choix
Au beau milieu duquel
J'implanterai mon sanctuaire
(...)
Je lui donnerai pour nom Babylone, le temple des grands Dieux
Et c'est là que nous ferons nos fêtes.

⁶⁴ Traduction Jean Bottéro in *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, Paris, Éd. Gallimard, 1993, pp. 608-609.

Sauveur des dieux, Créateur de l'Univers et des lois qui le régissent, Créateur des hommes, quel dieu autre que *Marduk* méritait le titre de Dieu Suprême ?

Une liturgie pour calmer l'angoisse

Ce poème devint dès lors un texte liturgique lu, chaque année, lors des grandes cérémonies du Nouvel An en présence du roi à qui il était rappelé que *Marduk* ne l'avait choisi que pour être le serviteur de l'Ordre qu'il avait établi sur Terre et dans l'Univers.

Durant cette cérémonie, on rejouait ce drame cosmique. Les prêtres nettoyaient le temple de toutes les saletés accumulées durant l'année, saletés symbolisant tous les maux provoqués durant ce laps de temps par les forces du Mal. Puis le grand-prêtre dépouillait le roi de tous ses attributs royaux pour lui rappeler combien son pouvoir était fragile. Ensuite il le faisait mettre à genoux et le giflait pour le punir de toutes les fautes qu'il avait pu commettre durant l'année écoulée et de toutes les compromissions dont il avait pu se rendre coupable avec les forces du Mal. Ce n'est qu'après s'être « confessé » et que le grand-prêtre l'eut assuré du pardon de *Marduk* qu'il pouvait revêtir de nouveau ses insignes royaux, symbolisant ainsi la victoire de son Dieu sur les forces du Mal. L'Univers ayant retrouvé symboliquement son Ordre, l'année nouvelle pouvait commencer. Mais le grand-prêtre giflait une seconde fois le roi, cette fois-ci pour lui arracher des larmes de douleur afin que *Marduk* le prenne en pitié et lui accorde sa bénédiction pour l'année nouvelle.

Cette épopée témoigne donc une fois encore, comme d'autres épopées, de la croyance des Anciens en l'existence de forces mauvaises qui ne cessent de chercher à semer le désordre dans l'Univers et dans le monde des hommes. Les cataclysmes naturels, les armées ennemies et les peuples barbares qui ne cessaient de surgir aux frontières de leurs royaumes en étaient l'horrible manifestation. Et parce qu'ils faisaient l'amère expérience que leurs armes n'étaient pas toujours capables de résister à ces forces adverses, ils se dirent, pour calmer leur angoisse, que ce que les hommes ne pouvaient faire, les dieux le pouvaient. Ils mirent alors toute leur foi et leur espérance en leurs divinités pour les protéger et les défendre. S'ils succombaient, c'est que, nous l'avons vu, ils avaient commis quelques péchés, et leurs dieux, en guise de punition, les livraient pour un temps à leurs ennemis.

Pour ancrer cette foi au plus profond de leur cœur, les prêtres mésopotamiens, égyptiens... créèrent des mythes, des épopées racontant que leur Dieu n'était pas n'importe quel dieu, mais qu'il était le Dieu suprême, le Dieu Tout-Puissant qui avait maîtrisé le chaos primitif, qui avait mis de l'ordre dans l'Univers, qu'on pouvait donc lui accorder une totale confiance. Dans la mesure où le roi et son peuple respectaient l'Ordre divin, leur Dieu serait à leurs côtés.

Ce Dieu, pour les prêtres de Babylone, ce fut *Marduk*.

~1024 - 728

Durant ces trois siècles, Babylone vit défiler une série de chefs militaires cherchant à s'emparer du pouvoir mais aucun ne parvint à s'y maintenir.

728 - 612

L'Assyrie s'imposa finalement durant un petit siècle, jusqu'en 612, où le Babylonien d'origine chaldéenne Nabopolassar réussit à chasser définitivement l'occupant.

L'apogée de *Marduk*

612 - 539

Babylone retrouva donc son indépendance. Nabuchodonosor II (604 - 562) la propulsa alors à son apogée. Il en fit la capitale politique et religieuse de son empire et l'embellit d'une multitude de monuments. Elle comptait plus de 40 temples dont celui de *Marduk*, l'Esagil et sa ziggourat de 90 mètres de haut. Une des merveilles du monde.

Marduk connut la même ascension, la même gloire. Dans tout son empire, il fut adoré et vénéré comme Dieu Suprême. Dans cette prière, Nabuchodonosor II reconnaissait tout ce qu'il devait à *Marduk* :

Qu'y a-t-il sans Toi, ô Seigneur ?

Moi, Ton roi favori, Tu m'as fait prospérer et Tu m'as accordé une vie réussie !

Prince bien vu de Toi et produit de Tes mains, Tu as fait de moi ce que je suis, et tu m'as investi de la souveraineté sur tous mes sujets !

Avec la bienveillance que Tu ne cesses de répandre sur tout, tourne en bonté à mon égard Ton sublime pouvoir et fais naître en mon cœur la crainte de Ta divinité !

Accorde-moi ce qui T'est agréable, et garde-moi en vie⁶⁵ !

539 - II^e siècle de notre ère

La mort de *Marduk* l'Immortel

Mais en 539 déjà, Babylone perdit une nouvelle fois et définitivement son indépendance. Quand le roi des Perses et des Mèdes, Cyrus le Grand, se présenta devant elle en qualité de serviteur de *Marduk*. Elle ouvrit ses portes et perdit son rang de capitale politique tout en conservant celui de capitale religieuse et intellectuelle.

En 331, ce fut au tour d'Alexandre le Grand de se présenter devant Babylone. Il voulut en faire la capitale de son immense empire. Il engagea de grands travaux et restaura le magnifique temple consacré à *Marduk*. Il y revint huit ans plus tard pour y mourir.

Mais son successeur le général Seleucos I transféra sa capitale à Ctésiphon (banlieue de Bagdad). C'en était fini de la grandeur de Babylone. La langue et la culture grecques s'imposèrent de plus en plus. *Marduk* dut composer avec les dieux de l'Olympe. Dans de nombreux écrits, il prit même le nom de *Zeus*.

Au cours du II^e siècle avant notre ère, Babylone tomba sous la coupe des Parthes. Elle tenta désespérément de conserver son rôle religieux, culturel, scientifique. Mais en vain ! *Marduk* et ses prêtres durent s'effacer devant *Ahura Mazda*, *Mithra* et *Nanaia*, principale triade divine, semble-t-il, de ces nouveaux occupants.

Puis la ville fut peu à peu abandonnée par sa population dans le courant du II^e siècle de notre ère. Babylone, la grande Babylone, la lumière de tout le Proche-Orient, s'enfonça alors irrémédiablement dans les sables du désert et de l'oubli, emmenant avec elle son Dieu, le Suprême, l'Immortel, l'Invincible *Marduk* indissolublement lié à elle après un peu moins de deux millénaires de règne.

⁶⁵ Prière citée par Jean Bottéro dans *La plus vieille religion : en Mésopotamie*, Paris, Éd. Gallimard, 1998, p. 268.

Nos guides

- Bachelot Luc, Joannès Francis, Michel Cécile, *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, Paris, Éd. Robert Laffont, 2001.
- Bottéro Jean, *Babylone. À l'aube de notre culture*, Paris, Éd. Gallimard, 1994.
- Bottéro Jean, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, Paris, Éd. Gallimard, 1993.